ARMAND SILVESTRE

Le NU au Salon

(Champ de Mars)



CHAMP DE MARS — 21e VOLUME DE LA COLLECTION

PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

53ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53ter

1896

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS — PARIS

DICTIONNAIRE D'HYGIÈNE

PAR

UN COMITÉ DE SPÉCIALISTES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DU Dr E. SATTLER
AVEC LA COLLABORATION DE MM.
H. KORTZ, L. FOREST DE FAYE, AL. PERCHET, F. CAILLET
DOCTEURS EN MÉDECINE

A une époque où toutes les questions se rattachant à l'hygiène sont plus que jamais à l'ordre du jour, il nous semble intéressant de présenter au public un ouvrage à la fois pratique et complet qu'il puisse consulter avec fruit.

Certes des Traités de ce genre sont nombreux déjà ; mais, en raison des documents arides et des considérations scientifiques qui y sont développées, ces œuvres d'une valeur indiscutable ne peuvent s'adresser qu'à des hommes spéciaux. Les petits manuels, dont les Auteurs se sont le plus souvent bornés à traiter un seul point de l'hygiène, ne répondent pas davantage au but que nous nous sommes proposé. Notre ouvrage ne sera donc pas un livre d'érudition, il ne saurait prétendre qu'aux mérites modestes de l'exactitude et de la clarté.

Il s'agissait avant tout de rendre les recherches faciles et rapides; nous avons pour cela adopté le classement alphabétique que comporte le dictionnaire ; les matières sont ainsi traitées d'une façon concise, il est vrai, mais nous espérons avoir satisfait à cette nécessité d'exposition sans que la valeur de l'explication donnée puisse en souffrir.

Par la multiplicité de ses articles, notre *Dictionnaire* réunit toutes les connaissances utiles en hygiène ; il peut donc servir de *vade-mecum*, de guide sûr et méthodique à tous ceux qui sont soucieux de leur santé et d'un bien-être judicieusement entendu.

Ce Dictionnaire est publié en livraisons de 64 pages in-8°
les 1ers de chaque mois à partir du 1er novembre.

L'Ensemble comprendra de 12 à 15 livraisons, soit environ 900 pages
Prix de chaque livraison . . . . **80** *centimes.*



E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS — PARIS
53 *ter*, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 *ter*

LE NU AU SALON

PAR

ARMAND SILVESTRE

CHAQUE GRAVURE EST ACCOMPAGNÉE D'UN TEXTE
DE QUATRE PAGES PAR L'AUTEUR
SI SYMPATHIQUE ET SI UNIVERSELLEMENT CONNU :
ARMAND SILVESTRE

COUVERTURES EN PHOTOTYPIE

1e	vol.	1888	24	phototypies.
2e	—	1889	32	—
3e	—	1889 (Expos. Univers.). .	32	—
4e	—	1890 (Champs-Elysées) . .	32	—
5e	—	1890 (Champ de Mars) . .	32	—
6e	—	1891 (Nu au Louvre). . .	32	—
7e	—	1891 (Champs-Elysées) . .	32	—
8e	—	1891 (Champ de Mars) . .	32	—
9e	—	1892 (Le Nu de Rabelais) .	32	—
10e	—	1892 (Champs-Elysées) . .	32	—
11e	—	1892 (Champ de Mars) .	32	—
12e	—	1893 (Champs-Elysées) . .	32	—
13e	—	1893 (Champ de Mars) . .	32	—
14e	—	1894 (Champs-Elysées). .	32	—
15e	—	1894 (Champ de Mars) . .	32	—
16e	—	1894 (Le Nu d'Ovide) . .	32	—
17e	—	1894 — . .	32	—
18e	—	1895 (Champs-Elysées). .	32	—
19e	—	1895 (Champ de Mars) . .	32	—
20e	—	1896 (Champs-Élysées). .	32	—
21e	—	1896 (Champ de Mars). .	32	—

Prix de chaque volume . . . 5 *fr*.

Prix de la collection complète . . . 100 francs

NOEL JOYEUX

PAR

ARMAND SILVESTRE

PREMIÈRE ANNÉE 1894

*Extrait de l'*Écho de Paris *du* 24 *décembre* 1894

Ce n'est pas dans leur soulier, mais chez E. Bernard, l'éditeur des célèbres *Nus au Salon*, que les amateurs des deux sexes de joyeusetés trouveront cette année leur Petit Noël.

En un somptueux volume de luxe, celui-ci a réuni, spécialement pour eux, un choix de contes de haulte gresse et de poésies amoureuses inspirées à Armand Silvestre par cette solennité prise au point de vue gastronomique et mondain, sous le joli titre : **Noël Joyeux.**

Japhet et Bessou ont très gaiement illustré de dessins en noir et en blanc et de sanguines, ces amusantes pages, de toute la fantaisie humoristique de leur crayon.

C'est en même temps, un délicieux livre d'étrennes pour les enfants... de trente ans et les demoiselles... mariées.

1 beau volume grand in-4° . . Prix **5** fr.

DEUXIÈME ANNÉE 1895

Extrait du Gil Blas *du* 15 *décembre* 1895

Le **Noël Joyeux** vient de paraître chez E. Bernard. C'est cette année, un délicieux recueil de petits poèmes humoristiques d'Armand Silvestre, avec dessins, de Japhet, Bessou et Lafon. Tous les métiers y célèbrent tour à tour, en vers pleins de gaîté, la *Noël* à leur façon. A côté de la Noël des Belles-Petites et des Anges, vous trouverez la Noël des Buveurs et même la Noël des Cochons. C'est le plus original, le plus luxueux et le plus amusant des volumes illustrés de l'année.

1 beau volume grand in-4° . . Prix **5** fr.

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS — PARIS

LES

QUARTIERS DE PARIS

PENDANT LA RÉVOLUTION

1789-1804

DESSINS INÉDITS

DE

DEMACHY — BELANGER — FRAGONARD — LALLEMAND — DEBUCOURT
L. MOREAU — SCHWEBACH — RANSONNETTE
RAFFET — DAVID — PRIEUR — CIVETON — ETC., ETC.

Texte et Plans reconstitués d'après des Documents inédits

PAR

G. LENOTRE

FASCICULES COMPOSANT L'OUVRAGE

I. — La Bastille. — Le quartier Saint-Antoine.
II. — La Montagne Sainte-Geneviève. — L'Abbaye Sainte-Geneviève. — Le Panthéon.
III. — L'Hôtel-Dieu. — La Cité. — Le Petit-Châtelet.
IV. — Le Temple — La Conciergerie. — L'Archevêché.
V. — Le Champ de la Fédération. — Les Invalides.
VI. — Les Tuileries. — La Place de la Révolution. — Le Palais-Royal.
VII. — Le Grand-Châtelet. — Les Halles. — L'Hôtel de Ville.
VIII. — Les Cordeliers. — L'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.
IX. — Les Boulevards. — Les Feuillants. — Les Champs-Elysées.
X. — L'Ile Saint-Louis. — Les Quais de la Rive gauche.

L'ouvrage complet comprendra 50 planches in-plano, fac-similés en phototypie et 34 plans indiquant les anciens emplacements ainsi que leur situation actuelle

Il paraîtra une livraison de 10 planches le 15 de chaque mois

Prix de souscription à l'Ouvrage complet. . . . . **30** *fr.*

Aussitôt terminé le prix sera porté à **60** fr.



Louis ÉNAULT

LE NU

d'après BOUCHER

L'ARTISTE dont nous publions une suite de 20 gravures très exactes et très fidèles, a été bien diversement jugé en France depuis un siècle, on l'a tour à tour hissé au comble de la faveur et attaché au pilori du dénigrement.

Il n'avait mérité,
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais quel que soit le jugement définitif que l'on porte sur le favori de Louis XV et de Mme de Pompadour, il faut bien reconnaître que ce travailleur infatigable qui n'a cessé de produire pendant un demi-siècle et dont la main vaillante a signé plus de dix mille tableaux, esquisses, gravures et dessins, occupe une place considérable dans l'histoire de l'Art Français.

Voici le titre des planches, reproduites avec une perfection remarquable :

LA NAISSANCE DE VÉNUS. — L'ATTENTION DANGEREUSE. — ETUDE DE NU. — LES BACCHANTES ENDORMIES. — VÉNUS SORTANT DE LA VAGUE. — VÉNUS ET LES AMOURS. — LA TOILETTE DE VÉNUS. — LA MORT D'ADONIS. — RETOUR DE CHASSE DE DIANE. — DIANE SORTANT DU BAIN. — L'AMOUR DÉSARMÉ. — LE TRAIT DANGEREUX. — SYLVIE DÉLIVRÉE PAR AMINTHE. — L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES GRACES. — L'HYMEN ET L'AMOUR. — LES GRACES AU BAIN. — PASTORALE. — LA MUSIQUE PASTORALE. — LES AMUSEMENTS DE LA CAMPAGNE. — LE PASTEUR GALANT.

Cette Collection est renfermée dans un carton. — *Prix :* **20** *fr.*

Le NU

AU

SALON DE 1896

(Champ de Mars)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie
23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE

LE NU

AU

SALON de 1896 (Champ de Mars)

ILLUSTRÉ PAR PIERRE ROY



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, Quai des Grands-Augustins, 53 ter
1896



TABLE DES MATIÈRES



A RIXENS

Mon cher ami,

En souvenir des beaux et solides morceaux de Nu que vous avez peints souvent, de votre pinceau toujours vaillant, je vous dédie ces pages écrites bien hâtivement, où j'aurais été heureux de mettre votre nom, et qui vous prouveront ma grande estime artistique, à vous fidèle, comme moi, à notre bonne ville de Toulouse dont vous maintenez, vous les derniers venus, le beau et artistique renom.

ARMAND SILVESTRE.

2 Mai 1896





SAIN (E.)

LA CHASSERESSE ÉGARÉE

C'EST pendant les chaleurs estivales qui enferment la plaine dans une armure d'or brûlante et accrochent, aux cimiers des grands arbres, les premiers panaches de rouille, enveloppant de silence la Nature accablée et écrasant tous les êtres sous la splendeur du soleil. Pour en fuir

l'ardeur, la chasseresse s'est enfoncée dans les bois profonds, sans chercher à y reconnaître son chemin et sans y suivre la trace divine de Diane sans doute endormie, parmi ses nymphes, au revers de quelque lac immobile où le vol même des grands cygnes s'est alangui. Oubliant les oiseaux et les daims que poursuivait tout à l'heure, l'aile perfide de ses flèches, appuyée sur son carquois et, d'une main soulevée au-dessus des yeux, se défendant des clartés qui traversent le feuillage et piquent des étincelles d'or sur le chemin, elle interroge la forêt muette et sent monter de vagues inquiétudes dans son cœur.

Telle vous la voyez détachant, sur un rideau de verdure très sombre, la nudité exquise de son corps jeune et souple, développant l'élégance de son torse, le renflement harmonieux de ses hanches, le noble dessin de ses jambes, ou une pose d'une plasticité parfaite et bien faite pour tenter aussi bien le ciseau que le pinceau. Car elle est pareille à une belle statue de marbre vivant, semblant descendre du socle où le caprice d'un grand artiste l'avait posée.

Elle ne redoute pas seulement la solitude dans un lieu que d'autres yeux ne semblent pas avoir exploré avant les siens; mais aussi, et plus encore, la curiosité des faunes aux pieds fourchus qui, si elle s'endormait sur ces lits naturels et tentants de verdure, ne manqueraient pas d'ac-

courir pour la contempler, dans sa nudité charmeresse, à travers les feuillages, et en soulevant les branches de leurs mains velues; et aussi l'impertinence des Sylvains qui lui chanteraient des chansons amoureuses pour l'endormir en un sommeil voluptueux et sans défense.

Peut-être d'ailleurs s'exagère-t-elle le danger.

La Nature a, pour la Femme, des adorations vaillantes qui lui sont comme une sauvegarde et, se sachant uniquement créée pour le plaisir de la Beauté, ne la laisserait pas sans doute abandonnée à ces audacieux. Déjà elle a fermé, derrière l'imprudent, un rideau impénétrable, et, à ses pieds, de larges feuilles se lèvent pareilles à des boucliers, et des roseaux se dressent pareils à des piques. Et sa Déesse elle-même ne l'a pas tout à fait abandonnée puisqu'un croissant d'argent étincelle encore sur son front.

O belle nymphe de Diane, ô divine vision de l'immortelle fable qui vous ramènera parmi nous ?

Qui vous ramènera sous la fraîcheur des ondes
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumières aux gouffres du couchant?

L'azur qu'a déchiré le feu de sa charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons de lis des constellations.

— Pour chasser de nos fronts les tristesses moroses,
Revenez, revenez avec le temps des roses,
Ramenant, sur vos pas, dans les bois redoutés,
La chaste vision de vos corps enchantés.

De vos cheveux profonds secouer la lumière
Qu'en un baiser de feu mit l'aurore première
Et laissez lentement nos cœurs se consumer
Du mal d'avoir vécu trop tard pour vous aimer !

Car si, grâce à quelque miracle des âges, je redevenais le berger que je fus jadis, au temps où le doux Théocrite charmait la mer Syracusaine de la douceur de ses chants, j'aurais bravé, ô chasseresse, la colère de la déesse et, pendant que celle-ci reposait au bord de l'étang immobile, et rêvant peut-être d'Endymion, j'aurais chaussé de baisers ardents tes pieds nus aux ongles de nacre rose !





BERTON (A.)

LE REPOS

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre,
Dans le souffle lointain des âges révolus.
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus

Ecouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix éveillées,
Sœurs des Dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le Peintre et le Poète à jamais pleureront.

Ce n'est plus aujourd'hui dans l'ombre profonde des grands bois que traversent à peine quelques flèches de lumière qui se piquent dans le gazon, parmi les flèches violettes et roses des crocus ; ce n'est plus au bord des grands lacs immobiles que bordent de longs roseaux chanteurs, effleurés par les libellules aux ailes de vitre ; ce n'est plus sur des tertres parfumés de violettes dont un souffle d'Ionie apporta la semence divine, parmi le décor merveilleux et comme agenouillé de la Nature en fête, que la Femme repose dans le charme candide de sa nudité victorieuse, guettée par l'œil curieux des faunes aux pieds fourchus, comme au temps radieux des mythologiques idylles. La vie moderne a supprimé ce temple éternel à l'éternelle idole. Elle a fermé les lèvres des encensoirs qui brûlaient au cœur des roses, fait taire les litanies que ne berce plus la clochette immobile et muette des lilas, déchiré le voile de verdure qui enfermait la Beauté dans un séjour d'adorations et dans le recueillement de tous les êtres. Mais il ne lui a pas été donné de

toucher à la Beauté de la Femme et le Dieu, du moins, dans la ruine des sanctuaires, est demeuré debout.

Pour n'avoir plus d'autel qu'un drap blanc et, pour temple, un coin de chambre aux meubles indifférents, la Beauté nue n'en rayonne pas d'un éclat moindre et la vision des formes augustes n'a rien perdu de sa splendeur.

Comme autrefois le poète chante, l'évoquant sans trêve, aux heures de doute et contre les désespoirs endurés de l'Amour :

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen ! Fleur vivante et charnelle !
Corps féminin, qu'aux jours de l'Olympe enchanté,
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'Amour des cieux a fait chaste ta nudité :
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle,
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en ta Beauté.

C'est Toi l'impérissable, en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre, fait chair, revit pour le baiser.

Car un Dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la Mort ne cesse de briser,
A pétri dans tes flancs la gloire de l'argile.

Tu n'es donc pas déchue, ô Femme, de l'antique splendeur, pour ne te plus promener dans la majesté des bois sacrés, parmi l'agenouillement des hommes. Tu es demeurée ici bas, la seule image vivante de l'éternelle beauté, et tu peux dormir encore, devant notre admiration, dans l'abandon exquis de ta pose charmante, la nuque perdue dans la nuit sombre de tes cheveux, les reins infléchis en un voluptueux mouvement, les jambes ramenées l'une sur l'autre, telles deux tiges de lis couchées à terre, telle que je te revois dans cette image noble et simple, tout à la fois, intime et mystérieuse comme tout ce qui te touche.









FRAPPA

NYMPHE

Œuvre exquise de rêve. C'est dans un décor de frondaisons vagues, comme dans une vapeur d'émeraude, ici transparente et légère, là s'épaississant en des ombres caressantes, que, comme au cœur même d'une immense

gemme, se dessine cette image troublante de femme, appuyée au gazon fleuri par une main et passant l'autre au côté de son beau visage pour en soulever l'aile lourde de sa chevelure, tandis que son œil presque inquiet regarde dans le vide. Dormait-elle il n'y a qu'un instant encore, étendue dans la fraîcheur caressante de l'herbe piquée de fleurettes sauvages ? Est-ce un des mille bruits de la forêt qui, troublant son sommeil léger, la fait se soulever et détendre ses jambes à l'harmonieux dessin ? Ne serait-ce pas plutôt un rêve où quelque amoureux lui était apparu, souverainement timide et tendre et dont elle cherche encore le lointain mirage, maintenant qu'il s'est envolé ?

Ou bien encore quelque chanson lointaine qu'elle entend et qui lui annonce le retour de l'idyllique berger qui va cueillir au loin, des nénuphars pour elle et couper des joncs pour en faire des pipeaux où sa beauté sera célébrée !

Une chanson d'amour certainement.

Celle-ci si vous voulez :

Ton souffle a passé sur ma bouche
Mêlé dans l'haleine des fleurs,
Et tes lèvres ont bu mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche.
J'ai senti, sous ton long baiser,
Mon sang fuir, mon cœur se briser.
— Ton souffle a passé sur ma bouche.

Un frisson mortel prend mon être
Rien qu'au bruit léger de tes pas.
Tu parais et je ne sais pas
Si je vais mourir ou renaître
Reviens donc, sous ton long baiser,
Meurtrir mon cœur et l'apaiser.
— Un frisson mortel prend mon être.

Ah ! par pitié, rends-moi ta bouche
Où passait l'haleine des fleurs,
Et dans mes yeux sèche mes pleurs,
Toi qui me fus longtemps farouche !
L'ivresse de ton long baiser,
Je n'ai pu, d'un coup, l'épuiser.
— Ah ! par pitié, rends-moi ta bouche.

Ainsi celui qui vient et veillait pendant ton sommeil, te rappelle, ô nymphe au corps harmonieux, au mystérieux sourire, à la chevelure pesante dénouée sur tes épaules, les bonheurs longtemps refusés, obtenus enfin et redemandés encore. Ne sois cruelle à celui que tes charmes ont vaincu. L'heure est douce pour aimer dans ce recueillement des choses ensoleillées au dehors, ici noyées d'ombres fraîches et caressantes. Ce coin de Nature est exquis pour les longues caresses loin des regards importuns. Tout te convie aux clémences infinies où l'homme retrouve seulement le courage d'aimer et de vivre. Ne sois pas rebelle, ô nymphe, au pouvoir divin de l'amour et à la chanson divine des poètes !





STEWART

ÉTUDE DE NU

FACILEMENT, l'auteur de cet avenant tableau eut pu lui trouver un autre titre. Volontiers, lui saurais-je gré de ne l'avoir pas cherché. Dans un coin de paysage ensoleillé, au bord d'une eau dormante où se reflète le ciel, il a adossé à un arbre son modèle et il a peint ce qu'il

a vu, sans se préoccuper d'autre chose. Aisément, il eût pu qualifier de nymphe ou de dryade, appeler même d'un vocable mythologique cette belle créature dont l'immobilité douce se prête à sa fantaisie. Une évocation plus raffinée de la pensée et de l'imagination en serait-elle résultée pour nous ? Un rêve, pour elle, se fut-il comme levé dans notre mémoire ? La beauté de la femme ressuscitée sur la toile n'a pas besoin de ces artifices pour nous intéresser.

Et voilà qui est pour nous donner infiniment plus à réfléchir que toutes les fantaisies de la Fable sans cesse appelées au secours des artistes, qui ont à baptiser une nudité.

Deux choses sont demeurées immuables, dans le bouleversement de toutes les autres, deux choses qui ne sauraient être associées dans une même image qu'elles ne se complètent et me semblent immédiatement faites l'une pour l'autre : la Femme et la Nature. C'est comme la pièce et le décor. C'est comme le corps et l'âme.

Elle est intéressante, faite pour charmer au même point que toutes les héroïnes des plus nobles poèmes, cette belle fille dont le corps souple et jeune s'allonge le long de ce tronc rugueux, en une pose très simple, un bras abandonné le long du torse, et l'autre se coudant à

peine, la tête légèrement oblique, de façon à nous montrer le bel arrangement de sa chevelure autour du visage, indifférente d'ailleurs à tout ce qui se passe autour d'elle, comme vaguement perdue dans le bien-être qui lui vient des tiédeurs ensoleillées de l'atmosphère, des fraîcheurs que les souffles cueillent sur l'eau, de la corolle largement ouverte des nénuphars, des jeunes frondaisons qui l'enveloppent d'une lente caresse, cependant que la lumière vient se jouer au satin de sa peau, en des chatoiements voluptueux et infinis.

Elle n'en est pas moins faite, pour n'être ni Chloé, ni Glycère, ni Néère, ni Amaryllis, pour mettre des vers aux lèvres du poète. Pas plus que la chanson du roseau, et le murmure de l'onde, et les souffles caressants du feuillage, sans doute, elle n'écoutera sa voix. Que lui importe ! Il n'en dira pas moins la grâce vivante de ses charmes et la douceur des désirs qui viennent de sa beauté :

Ecoute bien sous la feuillée
La chanson joyeuse des nids
Et les murmures infinis
De la forêt ensommeillée.
Tout se taira dans un instant
Sous la grande aile du silence,
Qui, dans l'air tiède encor, balance
Des doux rêves l'essaim flottant.

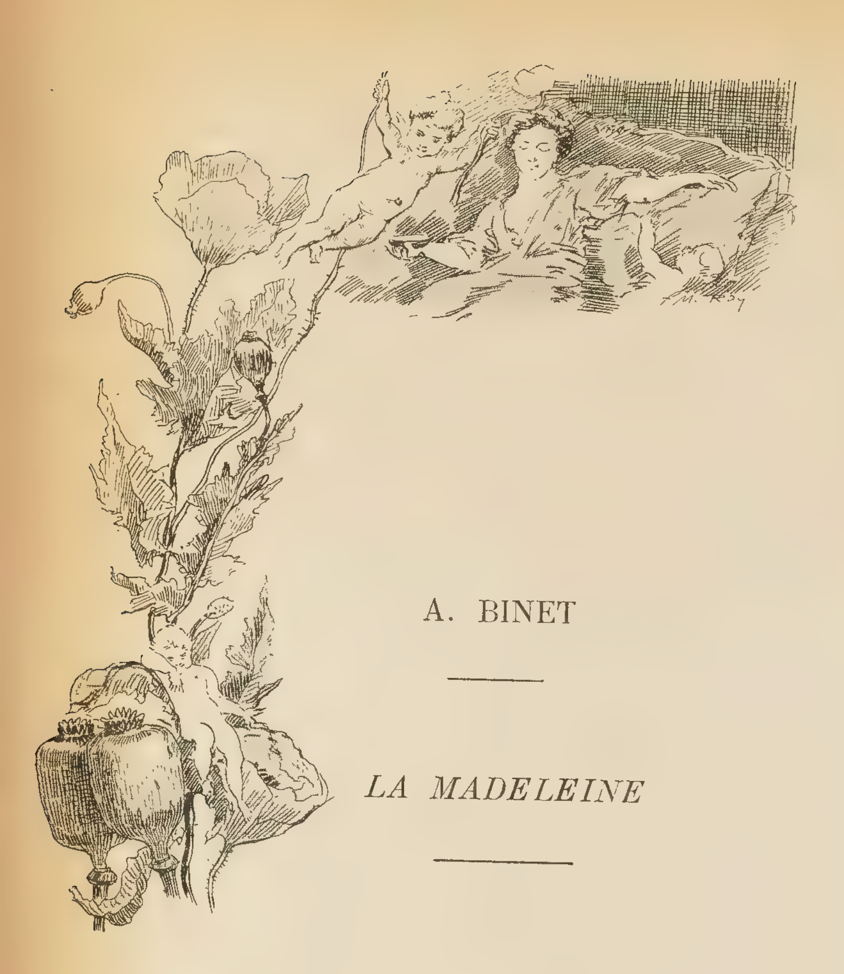
Enivre-toi dans la prairie,
Des parfums rapides des fleurs.
Quand l'Aube y posera ses pleurs,
Plus d'une hélas ! sera flétrie.
Sur l'herbe où l'insecte s'endort
Bientôt l'ombre tendra ses toiles
Quant aux cieux s'ouvrent les étoiles
Se referment les boutons d'or.

Et c'est l'heure très douce où se ferment aussi les yeux des amoureuses sous la caresse lente des baisers.









A. BINET

LA MADELEINE

LA sinistre fusillade a fait son œuvre. Une fois de plus le rugissement du lion populaire, comme l'a nommé Auguste Barbier, dans ses *Iambes* immortels, a été étouffé dans le sang. La barricade démantelée, inutile forteresse

contre les forces supérieures, n'est qu'un amoncellement de pavés au-dessus duquel un canon s'écrase sur ses essieux, et, dans la large baie ouverte par les obus, des hommes sont debout, silencieux, et le front découvert, vaincus de l'œuvre de révolte venus pour rendre les derniers devoirs à un martyr de leur cause éternelle.

Celui-ci est étendu sur le sol crayeux, ayant pour oreiller une pierre. Il est étendu dans la rigidité de la mort, très pâle, avec une barbe, jeune encore, sombre autour de cette pâleur. Il ne porte pas au front la couronne d'épines, mais vous le reconnaîtrez cependant à ses pieds traversés et saignants. C'est le Christ des dernières et sanglantes envolées de l'âme prolétaire vers le pain et vers la Liberté.

Autrefois, j'ai chanté ces martyrs des œuvres inutilement héroïques et de ces luttes suprêmes contre l'injustice du Destin. J'ai dit, injustement blasphématoire envers la douce mémoire de Jésus :

Jésus, ta croix insulte à plus d'une potence
Où d'aussi grands que toi sont morts désespérés.
Qui pourrait les compter ces martyrs ignorés
Dont une mort infâme a payé la constance!

Bien d'autres ont souffert sauveur du genre humain,
Pour le rêve insensé des choses immortelles.
Mais leurs religions, Jésus, où donc sont-elles?
Quelle bouche a baisé leurs pas sur leur chemin?

Ils portaient, comme toi, des mondes dans leur tête
Que l'oubli dans ses flots a noyés sans remords.
Naufrage sans témoins ! Ils sont morts ! deux fois morts !
Le ciel a refusé sa foudre à leur tempête.

Ta mort fut douce, à Toi, de charmes infinis :
Sur le sein d'un ami tu bus le dernier verre,
Et Madeleine, en pleurs, consola ton calvaire,
Comme autrefois Vénus les mânes d'Adonis.

Mais vous, sombres martyrs, des œuvres méprisées,
Au pied de vos gibets, les loups seuls sont venus,
Et les vents seuls ont bu les sanglantes rosées
Que poussait l'agonie à vos fronts méconnus !

Dors donc en paix, inutile soldat de l'armée toujours vaincue de ceux qui, comme l'a dit Baudelaire, sortent volontiers, une clameur de liberté aux lèvres :

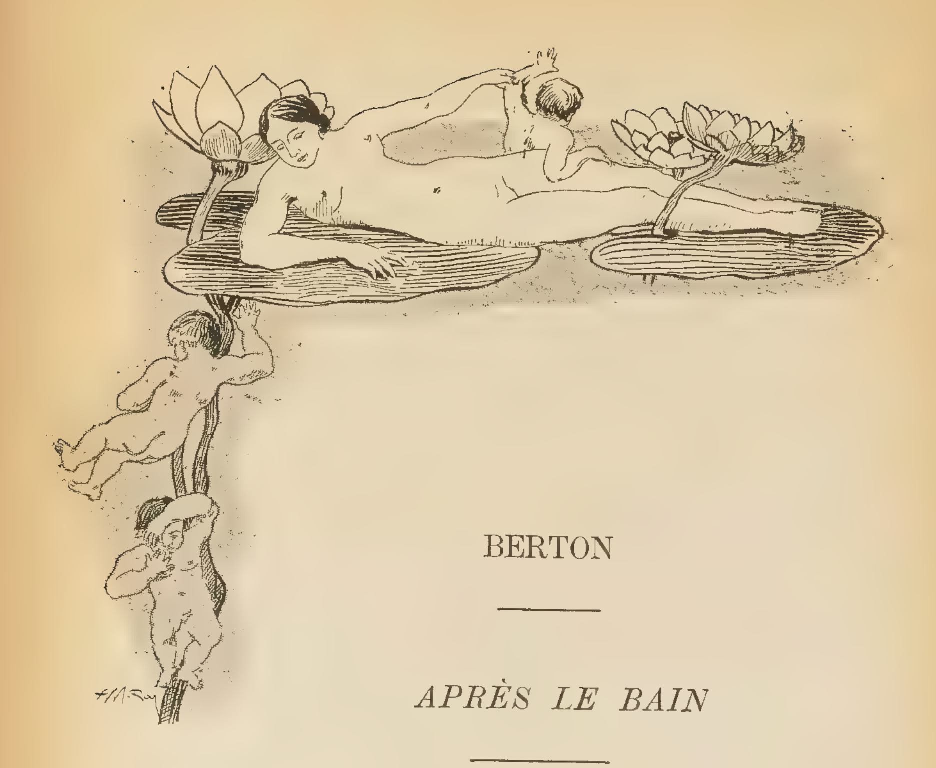
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve !

Bien d'autres ont, avant toi, jonché, de leur dépouille déchirée par les bourreaux le champ de l'éternelle bataille où le dépossédé réclame sa part de pain et de soleil ! Tu trouveras des Dieux, mais aussi des pauvres diables oubliés dans le charnier où la civilisation impitoyable, la dureté des cœurs, l'effroyable débordement des appétits et la soif inique des richesses, couchent tous les révoltés

et les livrent en pâture aux impies corbeaux. Déplorable sort, en vérité ! Mais toi, du moins, tu sembles de ceux dont le poète a pu écrire :

> Ne plaignez pas Jésus, les femmes l'ont aimé.





BERTON

APRÈS LE BAIN

DANS la baignoire luisante, les robinets au col de cygne s'éplorent encore lentement et l'eau immobile est comme triste, triste d'une caresse achevée, triste d'un adieu. Car une âme est au fond de toutes les choses, une âme mystérieuse et soyez certain que l'eau regarde — l'œil des sources ne vous a-t-il pas troublé souvent — que l'eau étreint — n'avez-vous pas senti le flot vous envelopper

de son humide tendresse ? D'ailleurs, entre la Femme et le perfide élément que nous emprisonnons dans nos maisons, est une parenté lointaine et venue sans doute, de son berceau, et la vague, même captive, reconnaît celle que ses flancs d'émeraude ont autrefois portée.

Dans la tiédeur de la chambre, toute imbuée et traversée de parfums vivants, celle qui vient d'abandonner au lent baiser du bain sa chair enviable et toute emperlée encore, se recueille en une façon de rêverie alanguie, cependant qu'au-dessus de sa nuque aux reflets ambrés, elle rajuste le poids délicieux de sa belle chevelure sombre que l'onde avait dénouée en algues sombres. Et, chaussée seulement, sa chemise mettant comme une vapeur blanche de plus dans le décor, posée qu'elle est sur une chaise, elle développe, sous nos yeux, les richesses d'un corps jeune et bien fait pour les divines voluptés.

On dit que les murs ont des oreilles. Celles des murs derrière lesquels on dit de la politique doivent même devenir très longues.

Franchement les pauvres murs feraient bien mieux d'avoir des yeux.

Car ce serait assurément une fête pour le regard que l'épanouissement de telles grâces dans un si parfait abandon. L'homme vit volontiers dans le rêve d'une éternelle

métamorphose ; celle qui nous ferait ce coin de draperie qui ferme cet horizon, et nous laisserait une âme d'amant, serait vraiment bien faite pour nous plaire entre toutes.

Mais non ! les murs n'ont pas d'yeux et n'ont que des oreilles.

Qu'ils écoutent donc la chanson d'amour du poète et la redisent à la beauté cruelle qui se cachait si bien pour être nue.

Ecoutez-le aussi, vous Madame pour qui le poète l'a composée, sous le charme de votre vivante splendeur.

Je chanterai toujours dans sa grâce et sa force,
La beauté de la Femme, image de Vénus
Lorsque le frisson mord aux splendeurs de son torse
Et que ses lourds cheveux caressent ses bras nus

Quelle sève court donc sous ta vivace écorce,
Arbre qui m'as versé des poisons inconnus ?
Femme, j'épuiserai les baisers contenus
Aux pourpres de ta lèvre où le désir s'amorce.

Mon front contre ton front d'airain je sècherai
Mes pleurs à tes regards qui n'ont jamais pleuré.
Oubliant, dans tes bras, l'idéal qui rayonne,
Je veux m'anéantir sous ton charme vainqueur,
Et, parmi ce tumulte où ton corps s'abandonne,
Admirer le repos éternel de ton cœur.

Car tu es l'éternel auteur de nos supplices, en même temps que le secret sublime de nos joies, Femme qui, dans la vision auguste de ta nudité, nous donnes, tout à la fois, l'appétit de voluptés éternelles et d'une mort plus douce encore que la vie !









HOUYAUX (L.)

SOUS LA FEUILLÉE

Cependant que l'archer vermeil,
Sur les bruyères réchauffées,
Disperse l'or de ses trophées,
Vainqueur de l'ombre et du sommeil ;

Laissant les plaines embrasées
S'emplir de lumière et de chants,
A l'urne des coteaux penchants
Viens boire le frais des rosées !

Je sais un taillis si profond
Qu'aux fleurs même, sur nous penchées,
Les peines resteront cachées
Que ton rire et tes yeux me font.

J'oublierai le mal que j'endure
Aux sereines clartés du jour,
Et jetterai, sur mon amour,
Un linceul riant de verdure.

Et je chanterai le destin,
Cependant que ton pied superbe
Foulera mon cœur parmi l'herbe
Que mouillent les pleurs du matin.

Ainsi, sans doute, a chanté le poète à celle qui, à cette heure silencieuse, dans le calme profond du bois, comme enveloppée dans un rideau de verdure qui ose l'effleurer à peine, sous la clarté que filtre l'épaisseur des frondaisons et qui se teint, en la traversant, comme d'une vapeur d'émeraude, s'est assise parmi les hautes herbes piquées de fleurs sauvages aux couleurs tendres et au parfum pénétrant. Mais laissant mourir dans l'écho qui vainement la répète, la chanson d'amour qui la convie aux baisers, elle s'est enfoncée plus loin encore dans les taillis

où les branches, souples comme des arcs, lui ont fait un passage, et voici que pareille à Diane, l'antique chasseresse, elle n'a voulu pour compagnon que le grand chien dont le bon regard se dresse sur elle et dont sa main blanche caresse le cou soyeux, fidèle et mélancolique ami des heures de rêveries.

Ainsi s'abandonne-t-elle, sans rien craindre, aux délices de la solitude, et le grand cygne aux ailes blanches ouvertes, qui jadis tenta Léda, sortirait-il du lac voisin, pour quelque réveil de son rêve mythologique, que ce gardien sans reproches l'en défendrait de toute la puissance héroïque de ses crocs.

Il y a bien cependant quelque cruauté, madame, dans ce choix entre notre société et celle d'un animal qui vraiment ne vaut mieux que nous que par le constant sentiment.

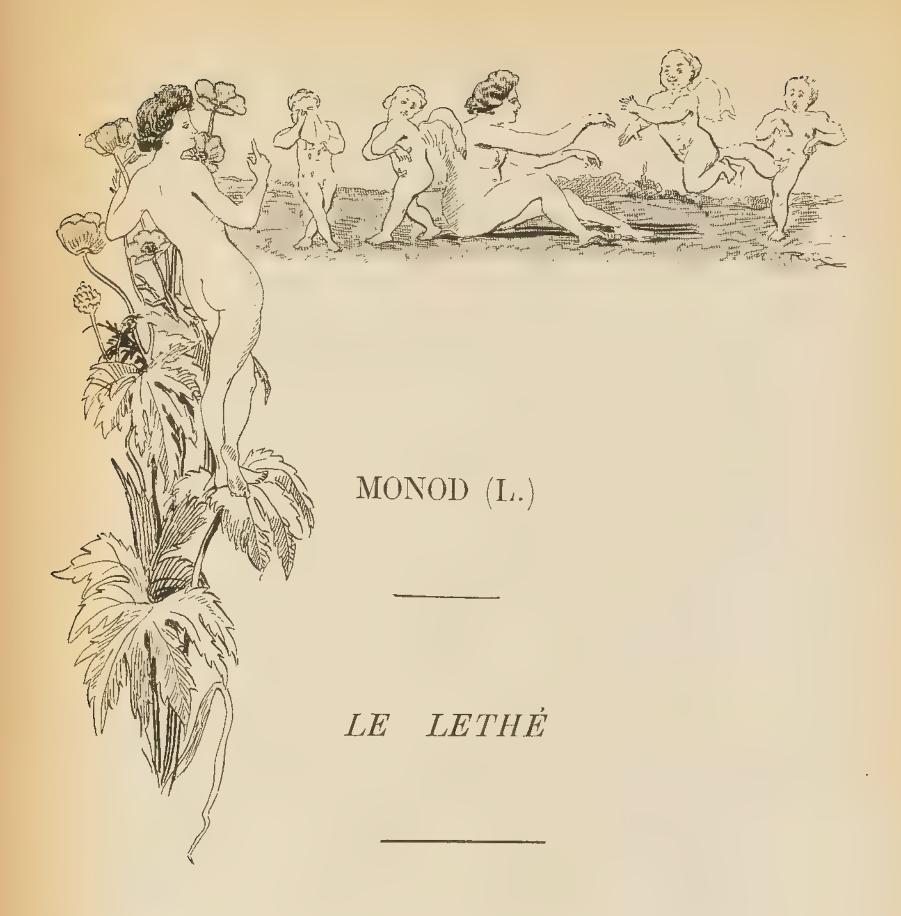
Vous faut-il vraiment un tel protecteur pour affronter, dans votre nudité triomphante, le recueillement mystérieux des grands bois ?

Je crois que votre beauté suffirait à vous défendre.

Car le poète qui chantait tout à l'heure ressemble plus, certainement, aux timides bergers du bon Virgile laissant les Galatées s'enfuir derrière les saules qu'aux faunes farouches aux pieds fourchus qui répandaient la terreur parmi les

nymphes de Diane. Si la Femme avait vraiment la conscience du pouvoir despotique de la vraie beauté, elle saurait que celle-ci lui suffit à humilier le désir en de muettes adorations lesquelles sont, au fond, le plus grand des hommages que lui doit un culte vraiment fervent.





MONOD (L.)

LE LETHÉ

Le long d'une rive escarpée, à pic, rocheuse avec des incrustations de mollusques et de coquillages, au bord de l'eau sombre qui ne reflète aucun coin du ciel, de mélancoliques peupliers se dressant à l'horizon comme des pi-

ques d'ombre, l'Ame que nous voyons ici symbolisée, en un accablement profond, est venue boire, et voici que le sommeil la cloue au granit humide, ferme ses yeux et penche sa tête alourdie sur son épaule. C'est l'image de la souffrance d'amour venant, en ce mystérieux paysage, savourer la douceur mortelle de l'oubli. D'une main engourdie elle va laisser tomber la coupe nacrée qui porte le breuvage à ses lèvres. Combien de temps dormira-t-elle maintenant ? Toujours sans doute ! O la pauvre âme et qui ne sut goûter la douceur amère du souvenir ! Pour celui qui mit toute sa vie dans son Amour — et il n'est d'amoureux fervents qu'à ce prix — oublier c'est mourir, et le Léthé n'est pas un soulagement, mais un poison qui tue. Alors pourquoi le venir chercher si loin sur la terre des ombres ?

Pauvre âme mélancolique et douce, écoute plutôt la Chanson de la Sagesse que murmure pour toi la voix tremblante de l'Amour :

Si, sur ton amour solitaire,
Tu laisses ton cœur se fermer;
Si tu crois que sur cette terre,
On ne peut qu'une fois aimer,
Et si ta douleur ancienne
Se consume en regrets charmeurs,
— O pauvre âme, sœur de la mienne,
Meurs !

Mais si l'espérance réveille
Des rêves d'or sur ton chemin;
Si tu sais qu'aux maux de la veille
Succèdent les biens de demain,
Et si la douleur ancienne
S'endort en des espoirs ravis,
— O douce âme, sœur de la mienne,
Vis !

Si tu sais que la Destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours
Et que le Temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours
S'il faut une main à la tienne
Et des regards amis aux tiens,
— O chère âme, sœur de la mienne,
Viens !

Ce n'est qu'en aimant qu'on peut oublier l'amour.

Et d'ailleurs pourquoi oublier ? pourquoi ce besoin impie de chasser de son cœur ce qui en fut souvent le bonheur et toujours la gloire. Car il n'est de glorieux au monde que les souffrances d'amour noblement supportées. Ceux qui maudissent leurs anciennes maîtresses sont des renégats et des sacrilèges. N'insultons pas à l'idole tombée de l'autel tant que le temple demeure debout. Gardons la mémoire des baisers qui nous furent chers et nous ont fait supporter la vie. En eux doit se recueillir, sinon la dou-

ceur des anciennes caresses, au moins le secret des éternels pardons ! Or oublier ce n'est pas pardonner. C'est fuir lâchement les souffrances qu'ont méritées nos joies et braver les arrêts du Destin. O vous qui avez aimé, fuyez les ondes du Léthé ! Mieux vaut la mer des larmes !









LEE ROBBINS

FEMME NUE

Dans la tiédeur parfumée de la chambre, toute au bien-être solitaire de ne plus sentir le poids importun des vêtements, en une pose d'un complet abandon bien que debout, un coude appuyé à la fenêtre, horizontal et

découvrant, en dessous, les fermetés presque virginales du sein, elle regarde par la croisée inondée de lumière, invisible toutefois du dehors, grâce au double rideau qui s'épaissit et, d'une teinte doucement ambrée, colore son torse et ses jambes, sa poitrine et sa tête seule, sa tête casquée d'une chevelure noire, se détachant dans l'ombre.

Dans le jardin d'où vient le jour étincelant, on devine toutes les joies de la lumière, toutes les gaîtés souriantes du Printemps. Sans doute, malgré l'épaisseur de la vitre, la chanson des oiseaux arrive-t-elle à son oreille, bonne conseillère des innocents plaisirs. Car leurs amours sont ce que je sais de plus innocent au monde. Donc, en leur musique traversée de frôlements d'ailes, ils lui disent d'aimer daus la tiédeur parfumée de la chambre ou de descendre dans les parterres fleuris où les bourdons veloutés se dorent au calice embaumé des grands lis.

Et ce n'est pas seulement les oiseaux, mais toutes les choses qui lui redisent la chanson divine du poète.

Tout l'Univers obéit à l'Amour,
Jeunes bautés soumettez lui vote âme.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour
Et leurs plaisirs sont moins doux que sa flamme.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez ! aimez ! tout le reste n'est rien.

Oui, vraiment, c'est le meilleur emploi du temps, madame, et je suis sûr que votre rêverie, le long de la croisée ensoleillée, vous dit aussi :

Non ! sans l'Amour, tant d'objets ravissants,
Bosquets fleuris et jardins et fontaines
N'auraient plus rien qui ravisse nos sens
Et leurs douceurs ne valent pas ses peines.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez ! aimez ! tout le reste n'est rien !

C'est dans *Psyché* que vous pourrez lire ces vers exquis, dans le *Psyché* où La Fontaine montre peut-être le plus de tendresse.

Mais la Chanson est de tous les temps et, si vous lisiez les poètes nouveaux, l'un d'eux vous dirait encore :

Comme l'heure passe vite
D'aimer pour en être heureux !
Hâtez-vous donc, amoureux,
Quand le Printemps vous invite.
Cueillez à tous les buissons
Des baisers et des chansons.
— L'heure d'aimer passe vite.

Comme l'heure passe douce
D'aimer dans le temps des fleurs !
L'Eté brode en cent couleurs
Les fins velours de la mousse,
Où les belles en tremblant
Posent leur pied ferme et blanc.
— Comme l'heure passe douce !

Plus douce encore, madame, que dans la contemplation des merveilles naturelles dont vous sépare ce lac de verre transparent où le rideau met comme une buée : les roses ouvrant leur cœur où perlent des rosées, les lilas agitant leurs clochettes silencieuses de neige, les iris ouvrant leurs ailes de velours violet et les crocus aux couleurs tendres qui semblent des fers de lance plantés dans le gazon.





SAIN (E.)

JEUNE BAIGNEUSE

C'EST un des peintres fervents de la Femme, un fidèle à l'auguste nudité qui nous montre encore cette image tentante, faite aussi bien pour le ciseau que pour le pinceau, tant l'harmonieux ensemble de ses formes mérite d'être

immortalisé en un souvenir solide et durable. Tout est fier en effet, et vigueur savoureuse dans ce superbe corps qu'une pose heureuse infléchit à peine, recourbant au-dessus de la tête, les bras comme ceux d'une amphore antique, soulevant encore la masse ferme des seins qui semblent une double coupe faite pour la lèvre des dieux, faisant saillir les hanches en un renflement voluptueux et chaste à la fois.

Que l'eau qui baigne ses pieds blancs pareils à deux corolles de lis renversées, ne s'étend-elle davantage sous nos yeux et par delà le cadre où cette gracieuse vision est enfermée ! Nous verrions, dans ce calme miroir, se répéter le mirage charmant de ces grâces, se doubler cet enchantement. Car c'est, sans doute, en s'y regardant, elle-même, sous le rideau baissé de ses longs cils, qu'elle renoue, au-dessus de sa nuque, sa belle chevelure noire que le flot avait distendue. Et aussi aurions-nous vu l'œil d'or des nénuphars l'envelopper de ce regard amoureux qu'ont les choses sitôt qu'apparaît, au milieu d'elles, la Beauté. Les hauts joncs qu'empenne au sommet, une gaine de velours, se dresseraient, entre elle et nous, telles des piques pour la défendre. Mais tout cela, il nous faut le rêver seulement. Nous pouvons contempler, par exemple ce beau fond de verdure sombre qui fait ressortir les blan-

cheurs vivantes de cette chair veloutée, le coin du ciel qui s'ouvre à l'horizon comme une paupière, et, dans les hautes herbes, les fleurs sauvages toutes frémissantes sous la rosée que secouent les cheveux mouillés de la baigneuse, au sortir des caresses de l'eau.

Et, puisque tout chante autour d'elle, les oiseaux blottis dans le mystère verdoyant des branches, la source où viennent de se rafraîchir ses beautés, la brise qui boit des perles à ses épaules, nous aussi dirons, pour elle, un hymne à la beauté nue, cette expression immortelle du Beau dont les artistes seuls, aujourd'hui, gardent l'auguste souvenir à notre pensée :

En vain nous étreignons nos cœurs pour retenir
Le souffle fugitif qui court dans nos poitrines :
Pour savoir le secret des voluptés divines,
Nous ne sommes pas Dieux, maîtres de l'avenir.

En s'élançant du flot, Vénus à fait jaillir,
Avec l'eau de la Mer, sur notre pauvre monde,
Les gouttes d'infini dont notre âme s'inonde.
Seule, elle nous à fait le regret de mourir.

Qu'importe le mépris des plus superbes choses !
A peine les enfants pleurent-ils sur les roses.
Notre pitié s'arrête au monde inanimé.

Mais nous, les affolés de ton image auguste,
Si nous ne renaissons, Vénus, tu fus injuste,
On doit être immortel rien que d'avoir aimé.

Car Vénus revit en toi,

Oui, Vénus tout entière à sa proie attachée.

O Femme, qui, un rêve mystérieux au front, te révèles à nos regards dans le charme divin de ta nudité et dont le sourire vague médite nos souffrances à venir, à nous tes amants sans pitié d'eux-mêmes ! Et, comme Vénus, tu sors de l'eau perfide, tordant ta lourde chevelure aux vents parfumés de la forêt.









A. GUYON

FIN DE TOILETTE

En un déshabillé parfait, ayant dépouillé même la chemise qui met comme un nuage blanc au coin d'un meuble à peine défini, un genou posé sur une chaise élé-

gante où revivent les modes impériales, elle essuie sa cheville fine, encore emperlée d'eau comme une fleur sous l'aurore. Et, dans un mouvement d'une grâce parfaite, infléchissant son torse harmonieux, elle nous montre son visage gracieux que surmonte une lourde chevelure noire. Tout autour c'est le décor simple et élégant des toilettes féminines en leur raffinement précieux. Car c'est un des charmes de la femme moderne que ce soin d'elle-même qu'elle a hérité des courtisanes antiques, non pas décriées par les sots comme les nôtres mais sagement honorées par les hommes les plus considérables de leur temps. Car il ne faut pas oublier que Périclès lui-même fréquentait chez Aspasie, ce qui est à la louange de tous les deux.

Aucun témoin d'ailleurs à cette scène d'agréable nudité. Un bouquet seulement, dans un grand vase, avec des fleurs qui retombent, lourdes déjà, le long du cristal qui les emprisonne. Pourvu que quelque bourdon, au corselet de velours frangé d'or mousseux n'ait pas été enfermé avec ces prisonnières! Sans nul doute, quittant ces fleurs, il s'en viendrait voleter autour d'une fleur plus belle, de parfums plus énivrants encore. Et sa chanson dirait, avec un bruit confus d'ailes, que jamais rose, ni lis, ni lilas, ni jonquille, ni anthémis ne valaient ce bouquet vivant qu'est

la femme en l'épanouissement printanier de sa jeunesse et de sa beauté.

Et, comme le bourdon, moins bien vêtu cependant, et n'ayant pas, comme lui, des ailes, le poète chante aussi à ces formes exquises dont l'enchantement emplit ses regards :

Veux-tu qu'au beau pays des rêves
Nous allions la main dans la main ?
Plus haut que l'odeur du jasmin,
Plus loin que les plantes des grèves,
Veux-tu du beau pays des Rêves
Tous les deux chercher le chemin ?

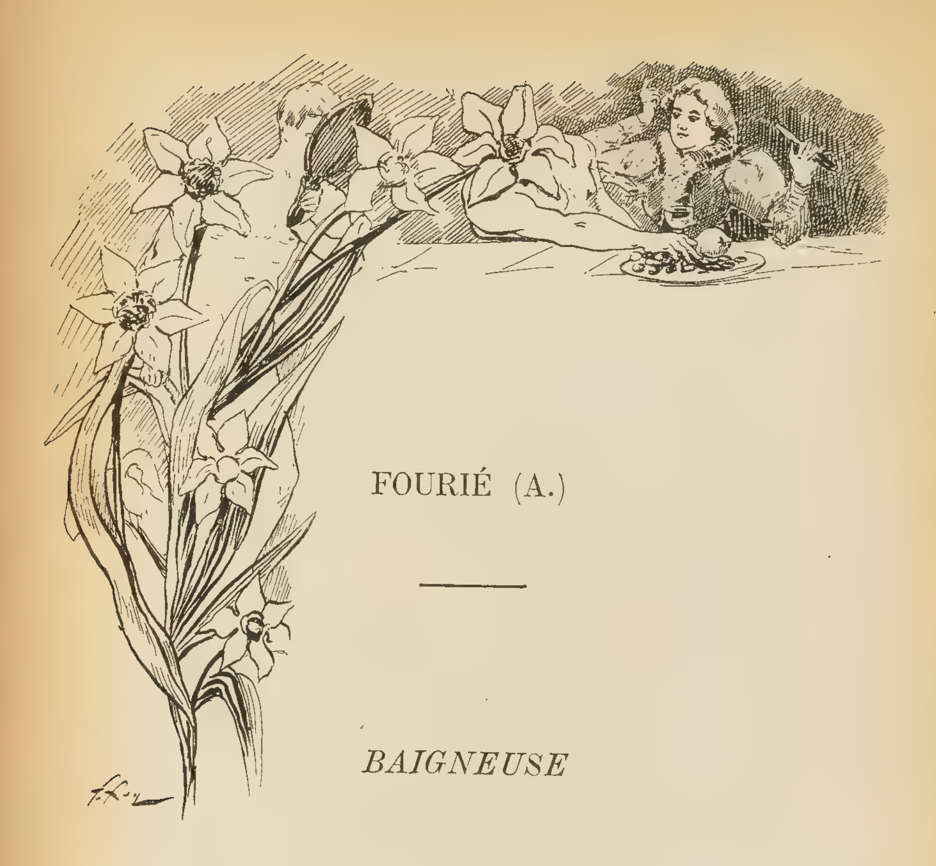
J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous portera,
Et doucement nous conduira
Jusqu'au verger d'or des étoiles.
J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous conduira.

Mais combien la terre est lointaine
Que parcourent ses blancs sillons ?
Au caprice des papillons
Demandons la route incertaine.
Ah ! combien la terre est lointaine
Où fleurissent nos visions !

Vois-tu, — le beau pays des rêves
Est trop haut pour nos pas humains.
Respirons à deux, les jasmins
Et chantons encor sur les grèves.
— Vois-tu — le beau pays des rêves
L'Amour seul en sait le chemin.

Et c'est à ce joli voyage, sans doute, que vous vous préparez, Mademoiselle, en vous faisant plus belle encore, comme la fleur dont la rosée a rafraîchi le cœur.





FOURIÉ (A.)

BAIGNEUSE

Le paysage est doux, voluptueux, aimant.
Autour de la Beauté que sa caresse effleure ;
La Nature est plus tendre aux lieux où l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la Femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin :
Le fruit naît pour sa bouche et les fleurs pour sa main ;
Pour elle la Mort à d'immortelles caresses.

Ces arbres jauniront ; le flot silencieux
Sèchera sous le vent ; ici-bas tout s'efface.
Seules, au seuil des ans demeurent face à face,
La beauté de la Femme et la clarté des cieux.

Et c'est pourquoi, dans ce paysage riant qu'un rideau d'arbres ferme, déchiré çà et là par des bandes de lumière, à travers les gazons épais, moelleux comme des tapis et où de petites fleurs violettes, roses et bleues, piquent leurs notes tendres, au souffle printanier qui roule, dans l'air, l'haleine des derniers lilas et des premières roses, dans l'air tiède où le vol des papillons s'endort, la baigneuse est venue s'asseoir au revers du terrain qui, presque à pic, se penche vers une eau courante d'où montent des joncs veloutés à la cime et de larges feuilles d'iris pareilles à des sabres.

Dans ce lieu d'une solitude exquise et où vraiment elle se sent toute seule, elle a arrêté sa promenade et voici que, déjà, au-dessus de sa tête, envolutée de cheveux bruns, elle a soulevé sa chemise et va se dépouiller de son dernier vêtement, découvrant, au soleil seul et aux libellules inquiètes, les formes harmonieuses de son corps jeune et

vibrant de santé. Et la pose est tout à fait heureuse vraiment qui nous la montre une jambe ramenée sur le gazon, pendant que l'autre effleure l'eau d'un pied frileux, le torse droit sous le poids harmonieux des seins et les hanches se développant dans leur majesté féconde, faites pour l'ardeur des caresses et les gloires de la maternité.

Corps de la Femme, argile idéale ! ô merveille !

a dit un admirable vers de Victor Hugo.

Et, avant lui, le vieux Villon, ancêtre de notre Paul Verlaine, avait dit en un attendrissement ému :

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf et prétieulx !

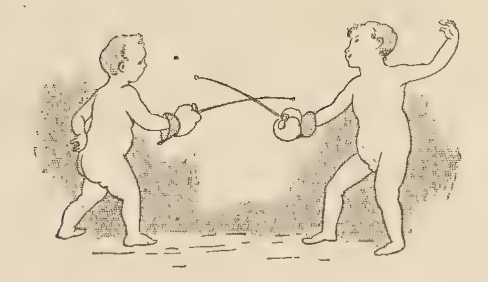
Et encore aujourd'hui le poète chante :

Je vais le cœur lassé des vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seul l'Idéal nous fait d'immortelles blessures,
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

Le Temps essaye en vain ses savantes morsures
Aux choses qu'ici-bas la Beauté vient fleurir ;
Elle passe, et sur nous, met ses empreintes sûres
Et le bien de l'aimer console d'en mourir.

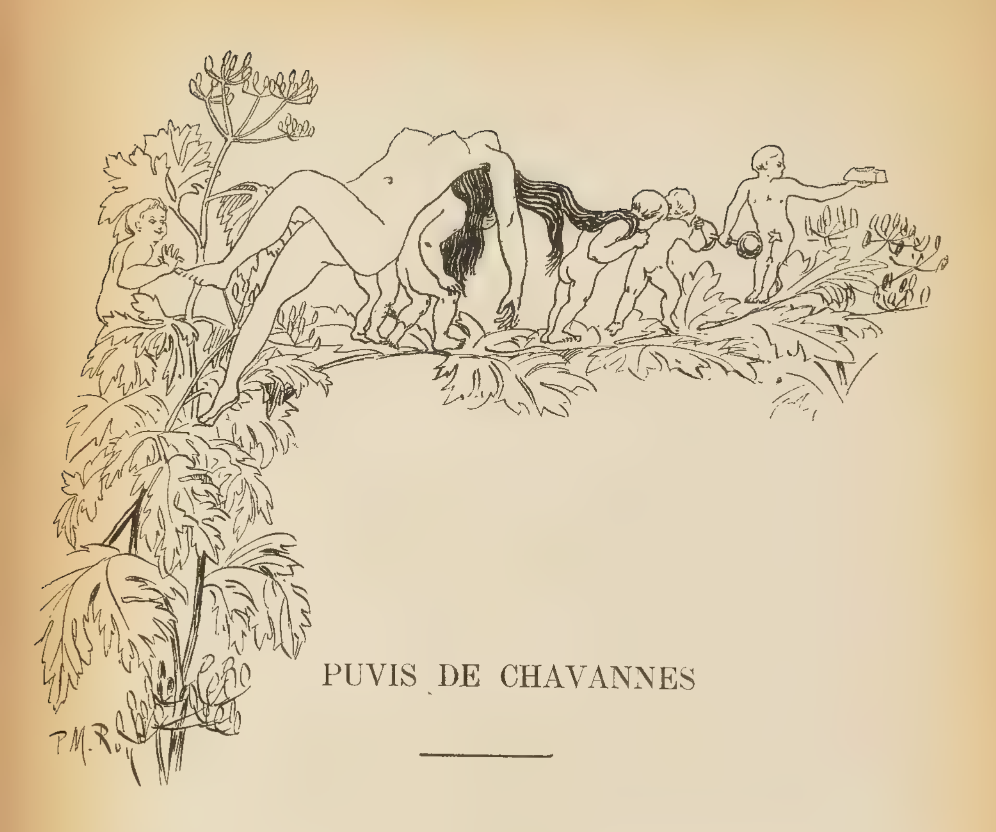
O splendeur de la forme à la forme transmise !
Le temps garde à nos fils, l'éternelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus.

O beauté de la Femme ! ô seule beauté vraie !
Je suis des insensés que ta grandeur effraye
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus.






P. Puvis de Chavannes



PUVIS DE CHAVANNES

ÉTUDE

O l'éminent artiste dont le nom précède le simple mot d'étude! J'ai été, des premiers, — mon âge me le permet hélas! — à saluer, dans Puvis de Chavannes, le plus

grand artiste de ce temps, l'un des maîtres de ce siècle, le pair, en art, de Victor Hugo et de Richard Wagner. Il y a longtemps de cela et voici que la renommée a été toujours grandissant pour lui, et voilà que cette année, c'est avec de vraies larmes dans les yeux, que nous voyons partir de France son admirable envoi destiné, hélas! à l'étranger. Ne pourrions-nous vraiment retenir ce chef-d'œuvre, ce chef-d'œuvre quintuple qui serait un jour l'honneur du Louvre! Où reverrons-nous, en de plus nobles images, Eschyle, Virgile, Homère, déifiés par le pinceau et aussi naître l'Esprit nouveau et aussi la Science s'abîmer parmi les ruines.

En dehors de ce magistral morceau décoratif, de ce beau poème en cinq chants immortels, Puvis de Chavannes a rempli toute une salle du Champ de Mars, et non la moins grande, de dessins et d'études qui sont bien pour confondre ses détracteurs d'autrefois. Car ce fut longtemps une mode de dire que ce peintre admirable ne savait pas dessiner! Il y a quelques années, il est vrai, une exposition de ses dessins, infiniment moins complète que celle-ci d'ailleurs, chez Durand-Ruel, avait fait taire les mauvais plaisants. Force avait été d'y reconnaître des sanguines, des mines de plomb, des fusains ou pastels qui révélaient un maître de la Ligne, comme il n'a jamais existé

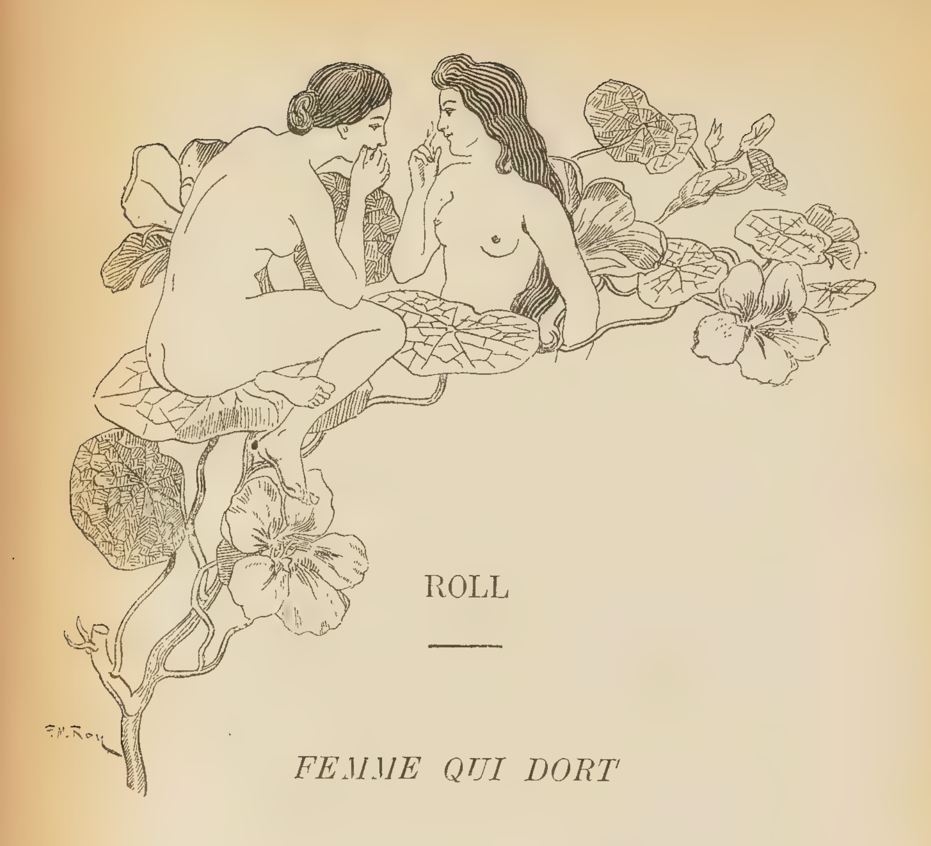
que fort peu. Ces belles académies en rouge aux musculatures savantes, ces portraits d'une construction sommaire mais si magistralement définitive, ces figures dont le mouvement était si profondément étudié, tout cela était pour écraser l'inique et ancienne légende. Les plus malveillants avaient dû reconnaître tout ce qu'enfermait de science les synthèses où le maître emprisonnait volontairement sa pensée, les enveloppements où se simplifiaient les contours suivant une loi admirable de son propre esprit. Cette grande simplicité du dessin qui frappe dans toutes ses figures, il fallut bien convenir qu'elle avait été conquise par d'ingénieux et puissants travaux, par des luttes incessantes et victorieuses avec la nature.

Aujourd'hui aucune note discordante ne trouble le concert des admirations et le maître est acclamé dans son œuvre tout entier.

Les plus nobles qualités brillent dans cette image si sommaire, si savoureuse toutefois, d'une femme nue jusqu'au-dessous de la ceinture, une main posée sur la hanche, l'autre soutenant un bout de draperie, dans une pose rigide et indifférente, regardant dans le vide et révélant de profil un visage qu'encasque, pour ainsi parler, une chevelure sombre. Il n'en faut pas davantage pour réaliser un incontestable caractère de beauté. Et quelle exécution

à la fois, savamment méthodique et vibrante! Quelle maëstria dans le coup de crayon et comme les reliefs sont caressés, d'une main respectueuse de la forme et vraiment amoureuse de la féminine beauté.

En de pareils exemples, émanant de vrais maîtres, nous recueillons ce suprême enseignement que le plus admirable sujet d'art, le seul immortel d'ailleurs, est le corps féminin dont la pitié du Temps a conservé, pour nous, à travers tant de ruines, la splendeur inviolée, l'empreinte auguste qui est celle même de Dieu. Au seuil de l'humanité, un seul autel debout demeure, pour les artistes et pour les sages, celui que domine encore l'antique vision de la Femme, le spectre divin de Vénus, Astarté, revivante encore dans la Femme d'aujourd'hui, petite-fille de celles que Phidias immortalisa jadis.



ROLL

FEMME QUI DORT

En une pose que le sommeil fait plus abandonnée encore, délicieusement nue jusqu'au-dessous de la gorge abondante et dont le rythme insensible se devine dans l'immobilité savante où le peintre en a figé les neiges

vivantes, dans l'enveloppement, autour du front, de sa chevelure dénouée qui s'étend, comme une aile sombre, sur la blancheur de l'oreiller, elle dort et sûrement elle rêve. Car si ses yeux bien clos ne laissent filtrer, à travers la longueur des cils, aucun regard, les lèvres s'entr'ouvent comme pour une parole, comme pour un sourire, qui sait ? peut-être même pour un baiser ; les lèvres roses et doucement charnues que déchire le frisson nacré des dents. Un frôlement de tissus légers met, autour des lumières divines de son corps, comme un souffle de nuées ; — ainsi la lune s'enveloppe de blancheurs dans sa course silencieuse à travers les cieux qui sont comme le chemin constellé de nos rêves.

Le sommeil de la Femme est le plus doux et le plus troublant des spectacles à la fois. Il est fait pour charmer nos yeux et emplir d'inquiétude notre cœur. Car la Femme endormie ne nous appartient plus, et la douceur des songes adultères l'emporte loin de nous comme une barque aux voiles roses, frémissantes dans la bise comme ses narines transparentes et nacrées. Un souffle vers l'inconnu, vers l'Idéal, que nous ne sommes pas, nous la vole et nous avons tout à craindre de son réveil.

Rien de plus innocent, pourtant, à la contempler dans son repos absolu.

Même la femme trois fois impure trouve dans le sommeil comme un renouveau virginal et c'est à la moins fidèle de mes maîtresses que j'ai dit autrefois :

Souvent — et j'en frémis — quand sur ta lèvre infâme
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend notre âme,
O toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés.

L'ombre épaisse envahit tes sereines beautés
Et, jusque sous tes cils, éteint tes yeux de flamme.
Ton souffle égal et lent fait comme un bruit de rame :
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repose sans remords, ô cruelle maîtresse !
Ignore, dans mes bras, les pleurs de mes caresses,
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant.

Mais quand la Nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des Dieux pour les choses flétries,
Te rend, sous mes baisers, le sommeil d'un enfant !

O jalousie dont nous emplit le sommeil de la Femme, sommeil dont la douceur semble faite de nos tortures.

A celle-là je disais encore :

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu Femme ?
Un songe berce-t-il dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu ne nommes pas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose.
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
Tu dois aimer en songe ou tu ne vivrais pas.

Mais, peut-être, celle que le caprice d'un grand peintre nous montre ainsi, en cette nonchalante pose, rêve-t-elle fidèlement du bien-aimé qui vainement s'inquiétait. Les femmes sont si dissimulées que, même quand elles nous le disent, elles nous aiment quelquefois.









MAUGEANT

L'ESPÉRANCE

Vous rappelez-vous la jolie Ève du même artiste? Ève avant la faute divine qui nous apprit l'amour, se promenant dans le paradisiaque jardin, sous les pommiers encore en fleurs seulement, les jambes noyées dans une

verdure tendre qui faisait monter jusqu'à ses genoux une vapeur d'émeraude ?

Non moins charmante est la figure qu'il nous montre aujourd'hui, presque aussi délicieusement nue, puisque son long voile est tombé le long de ses hanches et n'enveloppe, de ses blancheurs d'ailleurs transparentes, que la belle et harmonieuse ligne des jambes. Je ne sais pourquoi un rapprochement se fait dans mon esprit, entre les deux images d'un charme pareil, d'une grâce jumelle et du même sentiment délicat.

Oui, cette jolie vision de l'Espérance est sœur de l'Ève paradisiaque qu'autrefois j'ai chantée. Ce n'est plus, il est vrai, dans le gazon fleuri d'anémones et de crocus qu'elle chemine, mais c'est un roc très dur que foulent ses pieds nus, ses pieds faits pour les baisers fervents des éternelles tendresses. Ce n'est plus un arbre couvert de neige rose qui se dresse derrière elle, la baignant des fraîcheurs de son ombre, mais le mât brisé d'un vaisseau qu'a rudement malmené la tempête ; ce n'est plus la fleur symbolique dont le fruit deviendrait un jour, mortel à notre race, qu'elle tient dans sa jolie main aux doigts fuselés, mais une fleur ayant la forme d'une étoile, celle qui, durant l'orage, donne encore confiance aux naufragés.

A ses pieds le flot déferle furieux, dans un amoncellement

d'écumes, glauque avec des floraisons d'argent qui semblent des palmes furieuses. Et de ce flot exaspéré, insensible sans pitié, un malheureux jaillit, emporté parmi le varechs et les lichens pendus encore à sa chevelure qui tend vers la noble et consolante image, ses bras désespérés et lourds.

Et celle qui lui sourit dans la grâce recueillie de sa pose, une main doucement ramenée sur la belle courbe de son menton, celle qui le regarde d'un œil si doux que les étoiles elles-mêmes n'en ont peu de pareil, c'est bien Ève comme je vous le disais tout à l'heure, c'est-à-dire la Femme, éternelle source de douleur, mais aussi source éternelle de joie et d'amour.

Car la Femme est la dernière Espérance après les naufrages que souvent elle-même a causés.

Son regard nous a précipités dans les abîmes, mais c'est son regard encore qui nous donne le courage des luttes suprêmes où nous tentons de la reconquérir.

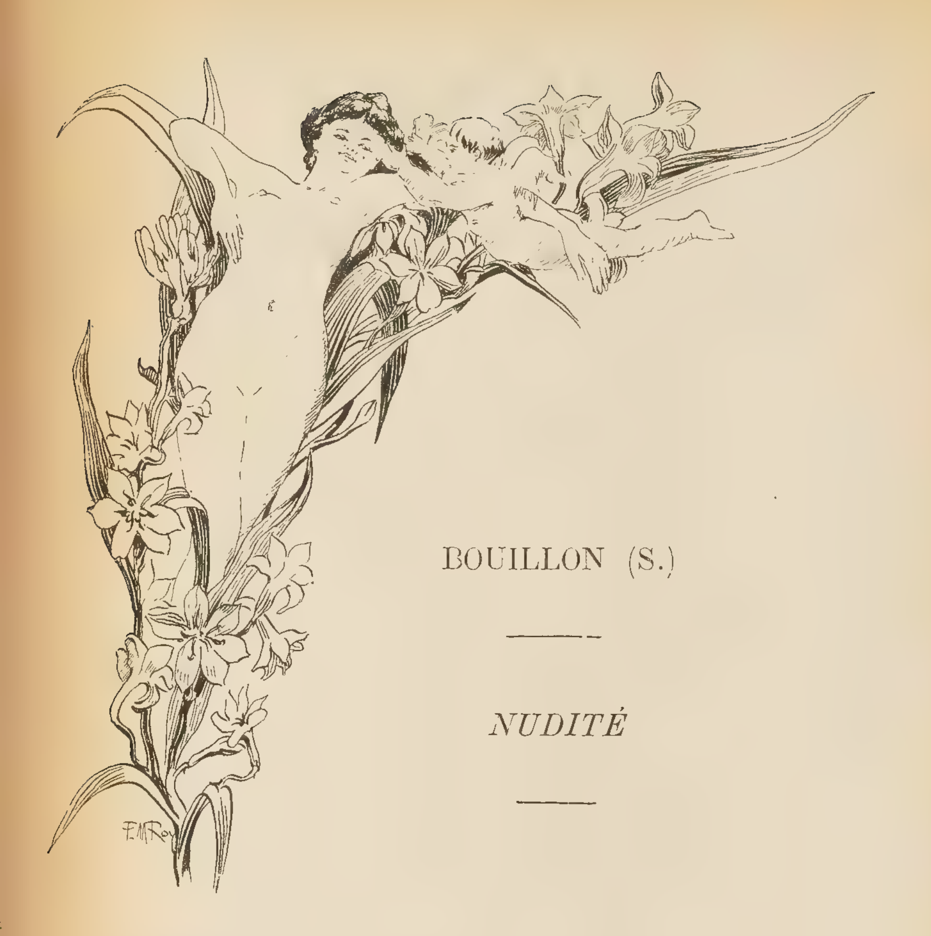
Car, à qui connaît les joies divines d'aimer, rien ne saurait être proposé qui les compense ou qui les puisse faire oublier. Elles deviennent la loi même de la vie, le but suprême, la rédemption de toutes nos douleurs.

A celui qui a chanté les désillusions de l'Amour, ne parlez cependant que de l'Amour !

O naufragé des passions humaines, toi dont la vague

pesante meurtrit l'échine et qui montes du gouffre, après en avoir sondé la profondeur, tu as raison de revenir confiant à celle qui t'a souvent trahi sans doute, mais qui seule, aussi t'a donné le courage de vivre. Car telle est l'Espérance, bien pareille à la Femme en tout cela, douce et perfide comme elle, comme elle mystérieuse dans ses subites tendresses et dans ses rapides abandons, bien fille de cette Ève charmante qui promenait, sous les pommiers en fleurs seulement encore, les grâces nubiles de sa jeunesse faite pour la damnation et le salut tout ensemble, pour nous précipiter aux enfers puis pour nous enlever au ciel !





BOUILLON (S.)

NUDITÉ

Le mot est bientôt dit. En un certain monde, il a mauvaise renommée. Dans celui des artistes il sonne comme une fanfare, parce que, quoi qu'en pensent ou feignent d'en penser ceux qui n'ont pas tenté la même voie, les peintres du nu y ont gardé leur légitime prestige. Ils se sont

attaqués, de l'avis commun, à la formule la plus haute et la plus difficile du Beau, celle que le corps féminin réalise. Il n'est pas à nier qu'il y ait eu des paysagistes de génie. Remarquez cependant que Corot et Millet, les deux plus grands de la seconde moitié de ce siècle, n'ont pas dédaigné d'aborder la nudité dans leurs tableaux. L'Ariadne de Corot peut soutenir la comparaison avec les plus belles figures de Delacroix. J'estime fort aussi les peintres de natures mortes et ceux des fleurs. Mais la fleur vivante qu'est la Femme me semble un sujet infiniment supérieur à tous les bouquets. Toutes les fleurs, d'ailleurs, ne revivent-elles pas en elle ? La rose ne fleurit-elle pas sa bouche ? Les bluets ne s'épanouissent-ils pas dans ses yeux ? Le velours des giroflées blanches n'est-il pas semblable au pollen de sa peau ? La candeur des lis ne revit-elle pas sur son front et le parfum des œillets, doucement enivrant, ne rappelle-t-il pas celui de ses chairs embaumées ?

La Femme n'est-elle pas l'harmonie suprême des lignes, dans le fier développement de son torse, tendu, pour ainsi parler, dans cet image, par le mouvement des bras soulevés au-dessus du front et gracieux comme ceux d'une amphore, dans le renflement noble de ses hanches évoquant à la fois une idée de volupté et une impression de

fécondité, dans la jumelle splendeur des cuisses pareilles à deux larges fleuves de lait sortant de la même source ombreuse, dans la courbe savoureuse des seins pareils à des coupes toujours pleines où vient se rafraîchir la lèvre des baisers ?

Ce mot si simple : nudité, exprime donc le plus beau des spectacles, et le plus chaste aussi. Car, ainsi que l'a fort bien dit Diderot : L'indécent, en art, ce n'est pas le nu, mais le troussé.

Ici le nu s'épanouit en une parfaite liberté, dans une pose souple et majestueuse à la fois, et, n'étaient les quelques feuillages qui viennent serpenter — tel l'ancien tentateur qui mit à mal nos destinées paradisiaques — le long de ces splendeurs naturelles et vibrantes, il semble que ce beau corps ait pour décor un coin de nuée, comme celui de Diane, en sa course lumineuse à travers les espaces étoilés.

J'aime fort aussi, dans son expression de rêverie vague et de contemplation intérieure, ce visage à l'ovale pur, de native essence latine, à peine souriant et dont le regard abaissé se complaît sans doute, aussi, à la contemplation de ces merveilles. Car c'est une vertu, chez la Femme, de s'admirer soi-même, et c'est un acte de justice surtout, lorsqu'elle est infiniment belle et ne saurait porter son

adoration vers un autel qui en soit plus digne qu'elle-même. Ceux qui le lui reprochent sont comparables à ceux qui accusaient Victor Hugo d'orgueil! Mon Dieu, s'il n'avait eu conscience de son génie, c'est de sottise qu'il aurait fallu l'accuser.

Ainsi j'aime que la Femme ait le sentiment profond et respectueux de sa propre beauté et qu'elle mesure la grande joie, l'immense bonheur qu'elle nous donne en nous permettant quelquefois de l'aimer. Elle conquiert ainsi, en une fois, le pardon de toutes les douleurs qu'elle nous donnera ensuite. Celui-là est un monstre et un ingrat qui jamais en peut vouloir à celle qui lui a donné l'ineffable délice d'aimer !







AUBLET

LE SOIR

O soir d'été pareil au soir, calme et baigné de mélancolie très douce, dont je me souviens,

Les ombres s'allongeaient à des dragons pareilles;
Les grands bois, accroupis au bord de l'horizon,
Semblaient des bœufs couchés, ou de frileuses vieilles
Qui chauffent leurs pieds morts alentour des tisons.

Dans l'azur immobile et poli comme un marbre
Les étoiles, filtraient, pareilles à des pleurs;
Et la sève, perçant sous l'écorce de l'arbre,
Emplissait l'air voisin de puissantes odeurs.

A l'ombre des roseaux dressés comme des piques,
Les grenouilles, en chœur, jetaient leurs voix rythmiques:
Les grands papillons noirs dans l'air traçaient des ronds:

Et la brise, flottant la cime des bruyères,
En soulevait l'essaim vibrant des moucherons
Dont la lune argentait les vivantes poussières.

C'est au seuil de cette heure mystérieuse et exquise où la lumière d'or du soleil meurt dans les premières clartés d'argent de la lune, lueur crépusculaire, la même à l'aurore et au couchant, avec ses vibrations de l'atmosphère, ses frissons de toutes les choses, son mystère et sa poésie, avant que Phébé ait bandé, dans l'azur, son arc d'argent, qu'elles sont venues dans ce calme décor d'un paysage souriant, au bord de cette eau limpide qui fuit au loin jusque sous les chevelures éplorées des saulaies, savourer la fraîcheur de la nuit tombante à peine. Celle-ci assise dans l'herbe profonde, celle-là debout et achevant de sécher, sur sa peau blanche et veloutée, les dernières caresses de l'eau. Et le charme est toujours très grand des Femmes nues dans un coin de nature qui semble les envelopper de

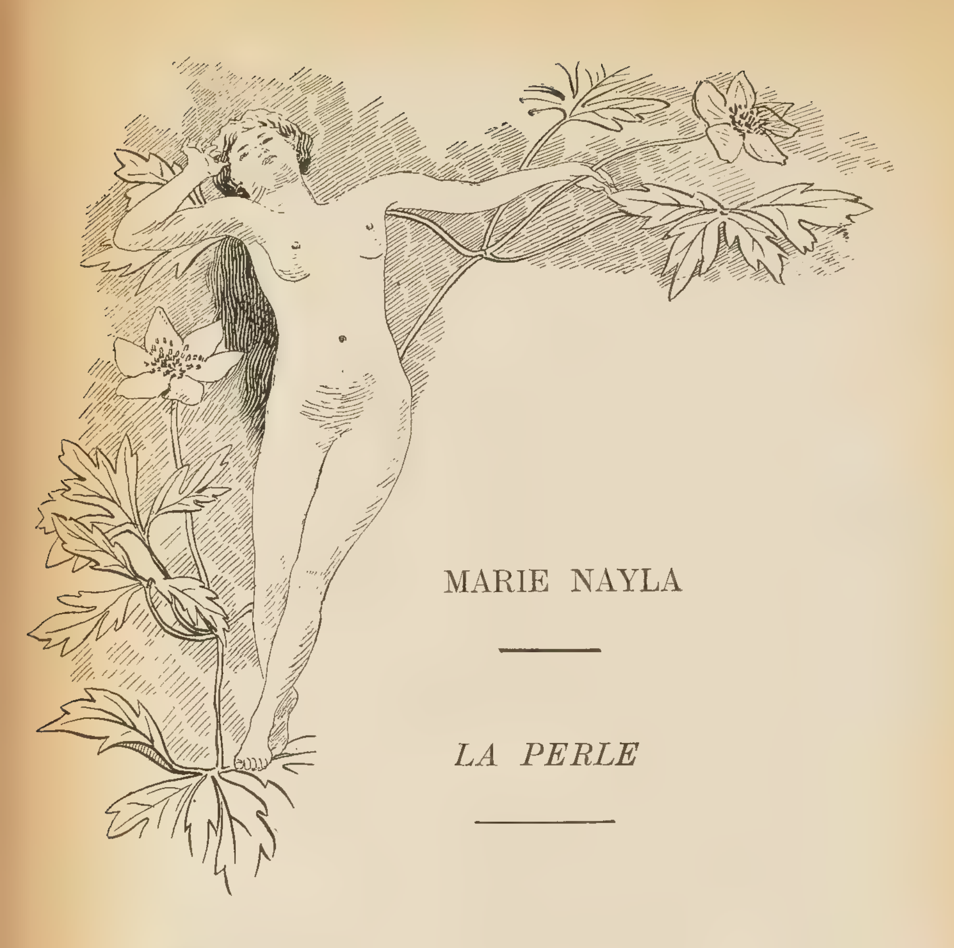
muettes admirations. Hélas ! le temps n'est plus où Actéon pouvait tenter, dans les bois chers à Diane, ses périlleuses promenades, Actéon bien injustement puni d'ailleurs. Car la Beauté a tort d'être farouche à qui la veut adorer. La vie contemporaine a chassé, bien loin de nous, ce beau rêve des nymphes autrefois habitantes des grands bois, et des naïades assises au bord des sources. Quelques obstinés seulement, artistes et poètes, évoquent encore ces belles images évanouies et ne se résignent que malaisément à vivre dans l'exil des anciens Dieux. Pour moi,

J'aime l'olympe grecque et son peuple héroïque,
Et ce fourmillement de grandes passions,
Et cet art qui donnait à l'Idéal antique,
Un souffle, des contours et des proportions.

Tout vivait sous le ciel qu'une fièvre mystique
A peuplé, pour nos fils, de pâles visions.
Les tranquilles croyants du culte symbolique
Gardaient au Beau réel leurs adorations.

J'aime, dans sa grandeur, cette fable païenne
Qui nous montrait les Dieux sous une forme humaine :
Vénus fouettant l'eau de ses cheveux flottants,
Niobé sur son roc, se dressant, lamentable,
Et les fureurs de Zeus, dont la droite effroyable
Secouait, dans les airs, la tribu des Titans.





MARIE NAYLA

LA PERLE

De ses petites mains tendues en avant, arquant son joli corps pour un effort inattendu, elle tient ouverte l'immense coquillage au sein de nacre, rose et blanc, où la perle met comme une goutte d'eau figée et ronde, où se dessine, comme dans un berceau, une image vivante

comme elle-même et qui semble endormie. Tout autour s'échevèlent les longues algues, flottent les goémons, toute la flore marine s'épanouit dans ses tonalités de pierres précieuses et les anémones vivantes agitent leurs lèvres voraces au moindre mouvement de l'eau. Nous sommes, en effet, au profond de la Mer, dans le temple ancien des Sirènes qui tordaient, parmi ces herbes éclatantes, l'or divin de leur chevelure et méditaient la chanson mortelle aux matelots imprudents, séjour des rêves les plus étranges qu'ait jamais conçus l'humanité. Qui dira pourquoi l'image de la Femme s'associe éternellement à la légende de la mer? Les philosophes veulent que ce soit une parenté dans la perfidie qui les attire l'une vers l'autre. Les mythologues ont inventé que Vénus avait eu son berceau dans l'Océan. Ce qui est certain, c'est que les femmes qui habitent près de la mer ont je ne sais quoi de mystérieux et de troublant.

Les filles de la Mer gardent dans leurs cheveux
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore en elles,
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux.

On voit luire et pâlir dans leurs vertes prunelles,
Les perfides clartés du flot aventureux ;
L'abîme les emplit et veille dans leur creux,
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame en fuyant a fait leur regard clair ;
L'âcre saveur du sel empreigne encor leur chair,
Et leur bouche fleurit comme une fleur marine

Qu'emporte l'Océan sous le soleil vainqueur.
Les vagues ont rythmé le vent à leur poitrine
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur.

Dans leur cœur sans merci, les filles de la Mer
Ont gardé les fureurs d'Ariadne blessée ;
En elles vit encor l'amante délaissée
Et qui venge, sur nous, un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer,
Par qui, d'un trait lointain, la poitrine est percée.
Et, comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule ainsi qu'au soleil, quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombés et des rêves perdus ;

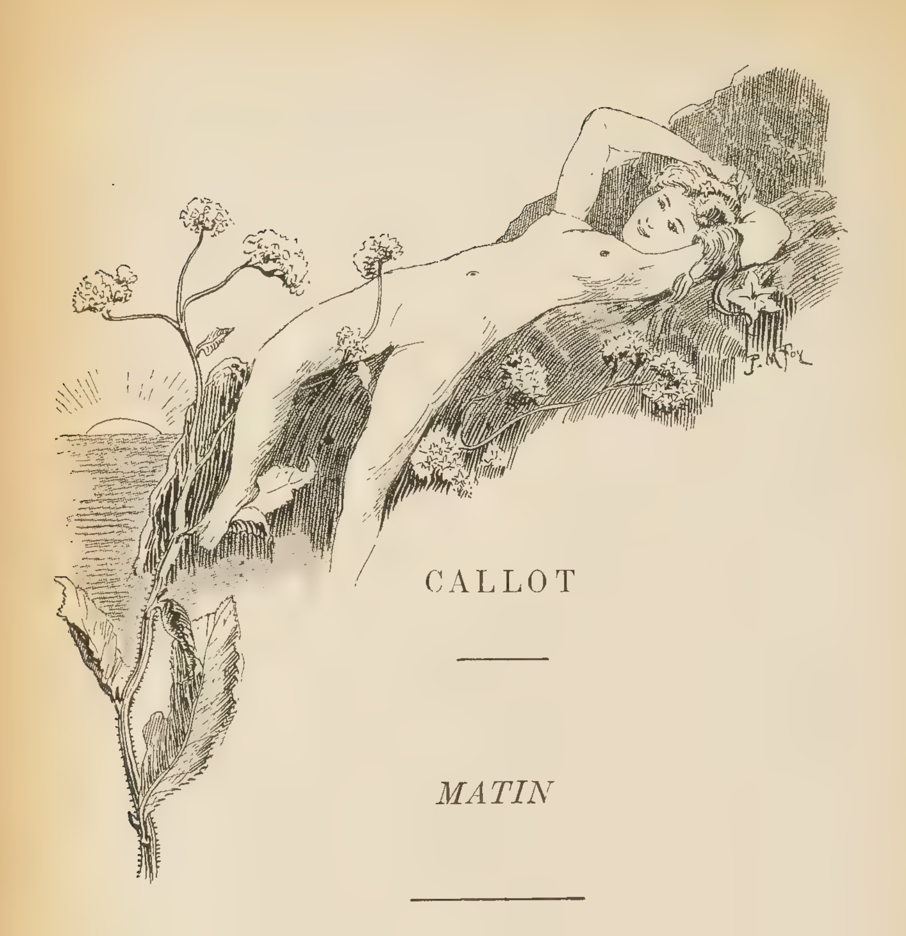
Pourquoi leur bouche fine à ce cruel sourire
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus !

Et nous savons maintenant comment c'est la dureté d'une perle que le souffle de leur poitrine nacrée berce au cœur des filles de la Mer.









CALLOT

MATIN

Le bleu du ciel pâlit : comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon, la blancheur de sa plume,
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

10

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux, jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent, déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante beauté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Le retentissement de son flux solennel,
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des Morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot mouvant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
Creusent à l'Orient, leur sillage vermeil

Alors l'oiseau divin, le cygne l'aube blanche,
Sentant dans l'air en feu, son âme se sécher,
Pareil au vieux Phénix, sur la flamme se penche
Et meurt dans le soleil comme sur un bûcher.

C'est à cette heure mystérieuse, dans un coin charmant de nature, isolé de ce magnifique drame du soleil apparaissant dans un berceau ensanglanté de lumière, en un paysage fait pour envelopper la Beauté nue de ses immor-

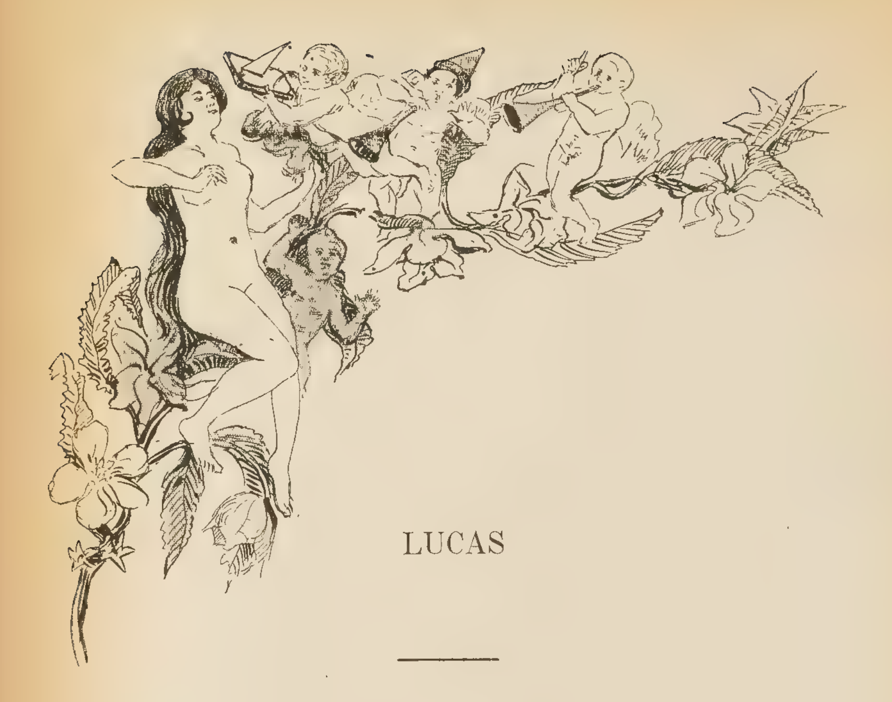
telles caresses, que sur l'herbe, lit tendre, où de petites fleurs sauvages, balancent leurs calices comme de petits encensoirs, où c'est comme une fumée très vague d'encens qui flotte, à ses pieds, sur l'eau calme, elle s'est assise, sur une façon d'îlot de verdure, ses beaux pieds nus traînant dans le flot qui les baise, une main appuyée sur ce rustique siège, et l'autre ramenée le long de sa jambe au noble dessin. Ses beaux cheveux sont dénoués sous une couronne brisée de volubilis qui s'éplore en leur masse vivante, et c'est un spectacle exquis que celui de ce corps jeune, aux luisants de nacre, qu'éclaire un visage souriant, qu'illumine le double azur de deux yeux chastement étonnés.

Autour d'elle c'est l'adoration muette des choses, autour de la Jeunesse et de la Beauté de la Femme. Les saulaies assouplissent encore leurs longues larmes d'argent pour en venir baiser ses épaules ; les flots mettent comme un regard dans les yeux d'or des nénuphars qui semblent se creuser en quelque rêve voluptueux. C'est le moment de rappeler ces deux jolis vers de Métastase :

O Primavera, giuventu del Anno !
O giuventu, Primavera della Vita !

ou encore ce vers d'un poète contemporain :
C'est le Matin ! c'est le Printemps ! double Jeunesse !





LUCAS

L'APPEL

Après l'hiver frileux et nu
Encor mouillé de son baptême,
Voilà le printemps revenu
— Tout rêve, tout chante, tout aime !

Toute Femme voudrait charmer.
La seule qui me soit méchante
Est celle que je veux aimer.
— Tout aime, tout rêve, tout chante !

Un seul jour elle m'a souri
Et pour moi, sa pitié fut brève
Pourtant je n'en ai pas guéri,
— Tout chante, tout aime, tout rêve !

Chante le poète caché derrière la feuillée aux tons délicats, aux verdures tendres. Car c'est le printemps qui, de ses mains d'enfant, avec les fils de soie qui courent déjà dans le ciel, a brodé ce joli décor où trois jeunes femmes nues s'ébattent — telles les nymphes antiques aux temps glorieux des mythologies, — cependant que deux d'entre elles, assise celle-ci dans les herbes fleuries et celle-là debout, goûtent la fraîcheur prochaine d'un étang où de larges feuilles de nénuphars mettent leur tache de verdure luisante sur la surface limpide de l'eau ; la troisième que ce petit lac bordé de joncs où s'arrête le vol sonore des libellules en sépare, les appelle, les deux mains formant entonnoir autour de la bouche, comme souvent on représente la nymphe Echo redisant sa leçon éternelle. Elles se rejoindront, sans doute, toute à l'heure, dans l'un ou l'autre de ces îlots verdoyants, si bien faits pour les siestes méridiennes, quand le soleil, plus haut dans

sa course, piquera des flèches d'or parmi les hautes herbes.

Le rêve de Pâris est vraiment de tous les âges.

Avez-vous pu rencontrer jamais, aussi bien dans les images que dans la vie, trois femmes jeunes et belles, sur la même page ou sur le même chemin, sans que se réveille, en vous, l'imbécile donneur de récompense et le sot distributeur de prix que nous portons en notre personne jalouse de ses propres plaisirs ? Car je ne sais rien de plus meurtrier à nos joies que la manie des comparaisons. Admirons donc la beauté sous toutes ses formes, dans le corps féminin, sans nous croire immédiatement obligés de transformer en palmarès académique le pommier le plus voisin.

Je ne me donnerai pas ce ridicule. J'aime mieux chercher à reconnaître dans ces aimables figures, trois de celles que j'ai jadis aimées et qui m'ont fait souffrir. Car, en des vies antérieures peut être,

Celle-ci m'a versé l'ivresse
De tous les désirs apaisés
Et, longtemps après sa caresse,
J'ai pleuré ses derniers baisers.

Celle-là, me restant farouche,
Pour me torturer m'avait pris ;
Et, longtemps, j'ai bu sur sa bouche,
L'amère douceur du mépris.

Mais celle qui, dans la géhenne,
A traîné mon corps sans retour,
Pour moi n'a jamais eu de haine
Pour moi n'a jamais eu d'amour !









MARLEFF

NUQUE DE ROUSSE

J'ai fait ces vers autrefois sur une belle chevelure d'or comme celle-ci, d'or fauve aux tons farouches :

Comme sur un lac d'or où les soleils penchants
Mêlent des fils de pourpre aux reflets de la grève,

Sur votre chevelure aux flots changeants, mon rêve,
Vogue, mirant un ciel d'extases et de chants.

Et, comme dans la coupe ardente des couchants
Le jour las boit l'oubli des fatigues sans trêve,
Et plonge au flot amer, laissant l'heure trop brève
L'étreindre et le baiser dans ses plis attachants.

Le souffle de parfums que votre être respire
M'enveloppe, m'étreint ou de trop près m'attire,
Comme fait à la voile un lent zéphyr d'été.

O noble chevelure aux magnifiques ondes,
Que ne puis-je engloutir parmi tes vagues blondes.
Mon dernier souvenir, comme dans un Léthé !

Ce magnifique flot d'or d'une chevelure rousse se sépare ici, ayant pour rive commune la blancheur, échancrée d'ombre, de l'épaule superbement développée en cette pose simple, si simplement naturelle. Le ton de peau des rousses est l'enchantement sans fin de ceux qui estiment que cette richesse du ton des cheveux est susceptible de charmer, non pas seulement Crésus mais le berger Pâris. Car il semble que, sur la tête couronnée de Vénus, ce n'était pas le blond de miel nouveau ou des blés murs qui avait séduit le berger Phrygien. Dans les femmes que le charme d'être rousse décore, il semble que des poussières de soleil se soient pétries dans la chair qui semble, volon-

tiers, comme ces liqueurs de Dantzig où de vagues constellations se promènent.

Et puis, la beauté de la femme vraiment ne saurait tenir à la couleur de ses cheveux, laquelle implique tout un ensemble logique de beautés qui en sont corrélatives ; car celles qui se teignent les cheveux ne savent vraiment quel absurde rêve elles soulèvent en nous. Tous les charmes féminins suivent une loi, dont on ne saurait briser les harmonies mystérieuses, dont les poètes seuls et les amoureux fervents dont parle Baudelaire devinent l'obscur secret. Moi je n'y veux revoir que les souvenirs de la grande image antique.

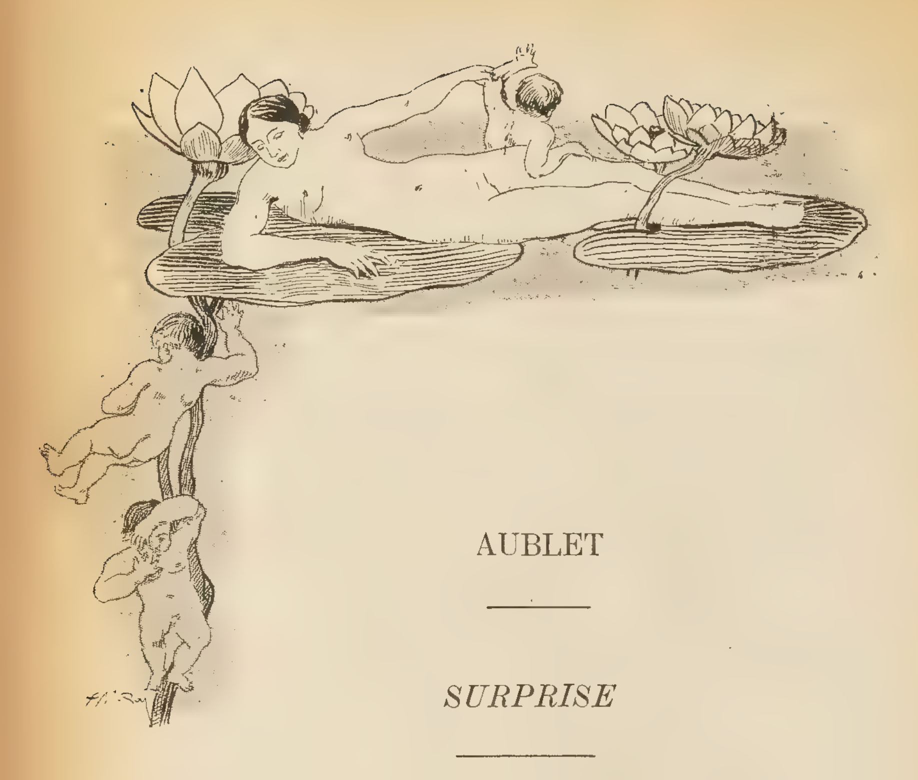
Dans sa splendeur marmoréenne,
Venus s'enferma sans retour
Et, depuis, jamais forme humaine
N'égala ce divin contour.

La Beauté fut quoiqu'il advienne,
Et n'eut-elle apparu qu'un jour,
Elle nous lègue souveraine,
Un culte immortel dans l'Amour.

En vain de la Grèce exilées,
Les courtisanes affolées,
A travers un monde blasé,

Promènent l'horrible et l'étrange,
Je cherche, sous ces corps de fange,
Les débris du marbre brisé !





AUBLET

SURPRISE

En quelle fantaisie de nudité vous avait conduite, ô mystérieuse personne, la chaleur du jour, et quelle tentation vous était venue de la fraîcheur, sans doute, de quelque eau prochaine, cependant que le soleil dardait ailleurs l'or enflammé de ses rayons? Toujours est-il que, pareille à l'antique Galatée, mais sans souhaiter d'être vue, comme elle, au passage, vous avez fui derrière la saulaie, et son

rideau étant encore trop transparent pour votre pudeur, vous avez gagné ce réduit de hautes herbes à travers lesquelles vous vous penchez, que votre belle chevelure ne soit reconnue parmi le frisson des fleurs sauvages et dans l'or fauve des joncs. Parbleu! celui qui vous cause une telle et si honorable terreur, au point de vue de votre vertu, me semble un fier maladroit. Ne pouvait-il marcher à plus petits pas, de façon à ne pas faire crier le sable sous son pied et, autour de ses bras, le feuillage qu'il écartait sans doute! Aujourd'hui Diane ne porte plus le carquois d'acier et il n'avait pas à craindre le sort mortel d'Actéon.

Au lieu de vous épouvanter de son approche, il eut bien mieux fait d'attendre le moment recueilli, où, après la fraîcheur du bain, vous vous seriez abandonnée, couchée parmi ces floraisons, sous cette ombre solitaire, pour quelque beau rêve. Qui sait, si de quelque chanson d'amour, bien insinuante, bien caressante et bien douce, il n'aurait pu bercer votre sommeil au point de le rendre assez profond pour qu'un respectueux mais fervent baiser en fut le réveil naturel et aussitôt pardonné!

Au lieu de porter vivement, en une pose presque douloureuse, votre belle main sur votre poitrine toute secouée des battements éperdus de votre cœur, vous auriez goûté le

bonheur nonchalant, la délicieuse indolence d'un moment d'oubli, en pleine nature, dans le mystère exquis des ombres traversées de lumière. Elles sont nombreuses les chansons d'amour que le Printemps inspire. Celle-ci vous aurait-elle charmée ?

Je veux que le matin l'ignore
Le nom que j'ai dit à la nuit
Et, qu'au vent de l'Aube, sans bruit,
Comme une larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame
L'amour qu'au matin j'ai caché
Et, sur mon cœur ouvert penché,
Ainsi qu'un grain d'encens l'enflamme.

Je veux que le couchant l'oublie
Le secret que j'ai dit au jour,
Et l'emporte avec mon amour
Aux plis de sa robe pâlie.

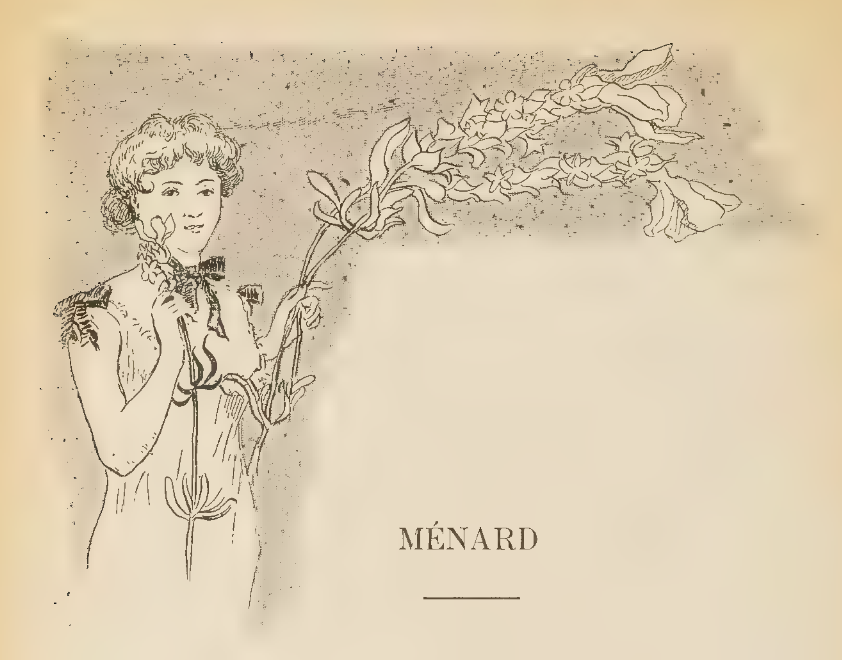
En vérité, vous n'auriez pas à craindre sans doute, quelque inconvénient pour votre bonne renommée, d'un amoureux aussi parfaitement discret. Je regrette donc que cette musique d'amour ne soit pas venue à vos oreilles plutôt que la bruyante approche qui vous a réduite en cette pose silencieuse, toute inquiète et de votre main charmante, glissée à travers les roseaux, vous traçant déjà un

chemin vers quelque fuite plus lointaine encore, si le péril se faisait plus proche, ce bien doux péril que vous avez tort de craindre, Madame; car il est, tout entier, pour notre cœur trop sensible, à nous, amants fervents de la beauté qui ne lui demandons que de mourir à ses pieds en la chantant encore.









MÉNARD

CRÉPUSCULE

Voici l'heure où le Jour vers l'horizon recule,
Vague, léchant les bords du ciel et les frangeant,
Comme un reflux lointain, d'une écume d'argent ;
Où l'âme des parfums dans l'air tiède circule.

Sous le frémissement léger du crépuscule,
Vapeur que le soleil fait monter en plongeant,
Sur la colline obscure apparaît, émergeant,
Comme sur un bûcher, l'ombre du grand Hercule.

Et le recueillement des choses sous les cieux,
Autour du spectre éteint, morne et silencieux,
Semble encor l'entourer d'un culte solitaire.

Les mythes glorieux se sont éteints pareils,
Dans leur chute, aux déclins augustes des soleils
Dont la clarté longtemps flotte encor sur la terre.

C'est dans un paysage mystérieux, nonobstant sa vérité, mais que traverse l'âme antique, comme un souffle lointain, dans un coin de nature où chante encore l'éternelle idylle, devant une eau qui roule, dans ses flots tranquilles, les images sacrées des nymphes d'autrefois, sur le chemin qui mène au bois sacré dont Puvis de Chavannes a seul, franchi le seuil auguste, dans la plus belle vision que poète ait eue jamais, que ces petites filles des Néères et des Galatées, prêtes à s'enfuir sous les saules, au premier bruit, demeurent un instant recueillies, celle-ci assise dans le gazon et nous présentant, dans un profil prolongé, la beauté chaste de son corps jeune, celle-là, de formes un peu plus abondantes, renouant, après le bain, et au-dessus de sa belle nuque au ton d'ivoire jauni, sa lourde chevelure sombre.

Cependant, derrière le rideaux de bois et de roche précédant la grande nappe d'or vibrant qu'est le ciel à cette heure crépusculaire,

Le Soleil, déchiré par les rocs ténébreux,
Tombe, comme César, dans sa pourpre sanglante ;
Avant de nous quitter l'heure se fait plus lente,
Et de confuses voix murmurent des adieux.

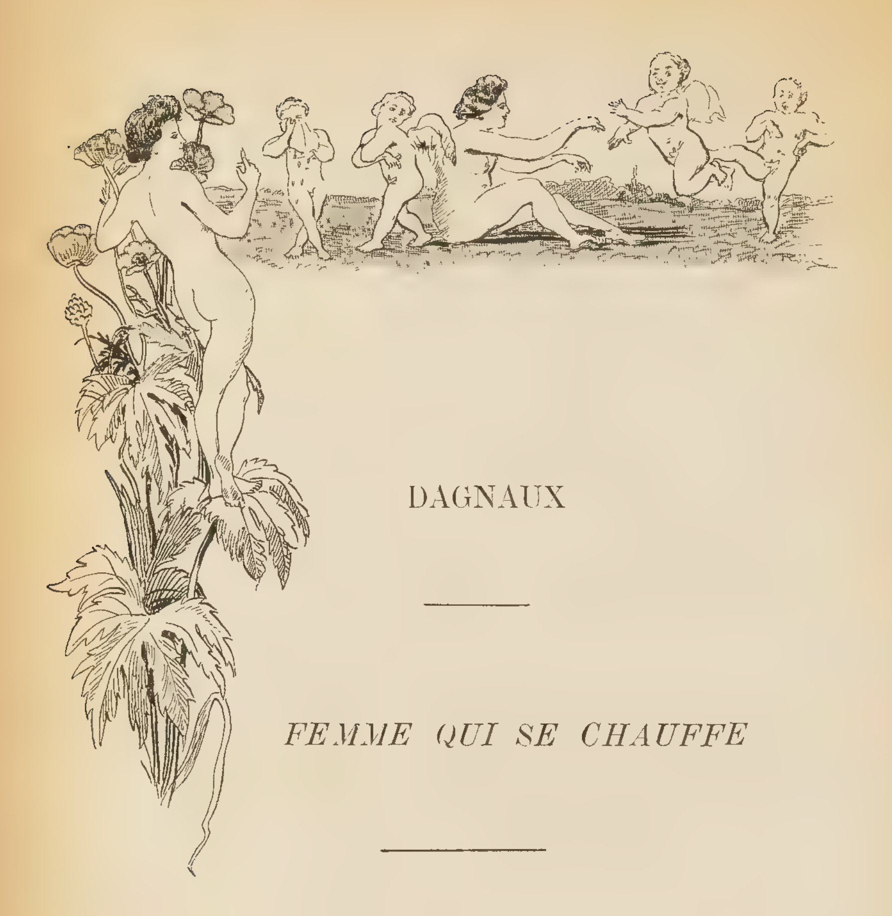
C'est le Soir ! — L'horizon se remplit de lumière
Et la pourpre s'allume aux rives de l'azur
Et le flot attiédi, plus profond et plus pur,
Enivre de chansons la rive hospitalière.

Derrière les brouillards où Phébé va s'asseoir
La dernière colline a caché ses épaules.
L'onde baise tout bas les longs cheveux des saules,
Vesper luit, comme un pleur, dans l'œil profond du Soir.

On entend murmurer, sous les lentes morsures
Des lierres vagabonds les chênes orgueilleux,
Et les soupirs lointains qu'exhalent, vers les cieux,
Les pins ensanglantés d'odorantes blessures.

Et c'est l'heure aussi où les belles filles, dans le charme exquis de leur nudité, chaste comme le rayonnement même de la lune qui se lèvera tout à l'heure, goûtent la fraîcheur qui monte de l'eau dormante, dans le parfum énamouré des fleurs.





DAGNAUX

FEMME QUI SE CHAUFFE

En un fort coquet appartement, bien protégée du givre qui peut-être fouette, au dehors, les carreaux, en un abandon de tout costume impliquant une solitude complète ou seulement double, — comme sous les plus douces

solitudes,— celui que nous ne voyons pas ayant cet aimable spectacle, des rideaux entr'ouverts du lit, une main ramenée sur le marbre de la cheminée, la tête légèrement penchée pour regarder si le feu flambe, et montrant en profil perdu, un délicieux visage dont la glace reflète, en une tache jumelle, la noire chevelure, elle tend son pied nu vers un tison, un frisson de lumière rouge, courant tout le long de ses jambes, cependant que son dos et ses épaules sont en une lumière plus douce et qui seulement en veloute les contours.

A côté, sur un meuble, les derniers vêtements sont comme affalés, étoffes légères pourtant, toutes parfumées encore de senteurs tièdes de ce corps charmant. Que de souvenirs de jeunesse exquis évoque, pour moi, cette image d'amoureuse tranquille, et de loin contemplée, en sa nudité, charmante, avec des adorations muettes sur les lèvres et un large frisson de volupté au cœur.

Telle était celle à qui je chantais autrefois.

Neige par la blancheur, neige par les frissons,
Ta chair jette au soleil de froides étincelles,
Tes cheveux crespelés ressemblent aux buissons
Où le givre a pendu ses frileuses dentelles.

Comme dessus un fleuve où courent des glaçons,
Mille scintillements passent dans tes prunelles,
Et le vent de ta lèvre a les fraîcheurs cruelles
Des souffles que la Nuit roule sur les gazons.

Quelle implacable bise a glacée, sur ta bouche,
Les baisers que nous doit ta vivace beauté,
O toi qui ne sais pas l'heur de la volupté,

Et passes dans l'orgueil de ta splendeur farouche ?
— Voici que le printemps rit sur le coteau vert
Et que tu portes, seule, un éternel hiver !

Car elle m'était farouche, en la fierté de sa beauté souveraine, celle à qui je disais encore :

Quand ton beau corps jonche ta couche
Comme une avalanche de fleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrasent de folles chaleurs ;

Et, plus humble que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche
Craignant qu'un souffle n'effarouche
Quelques-unes de tes splendeurs.

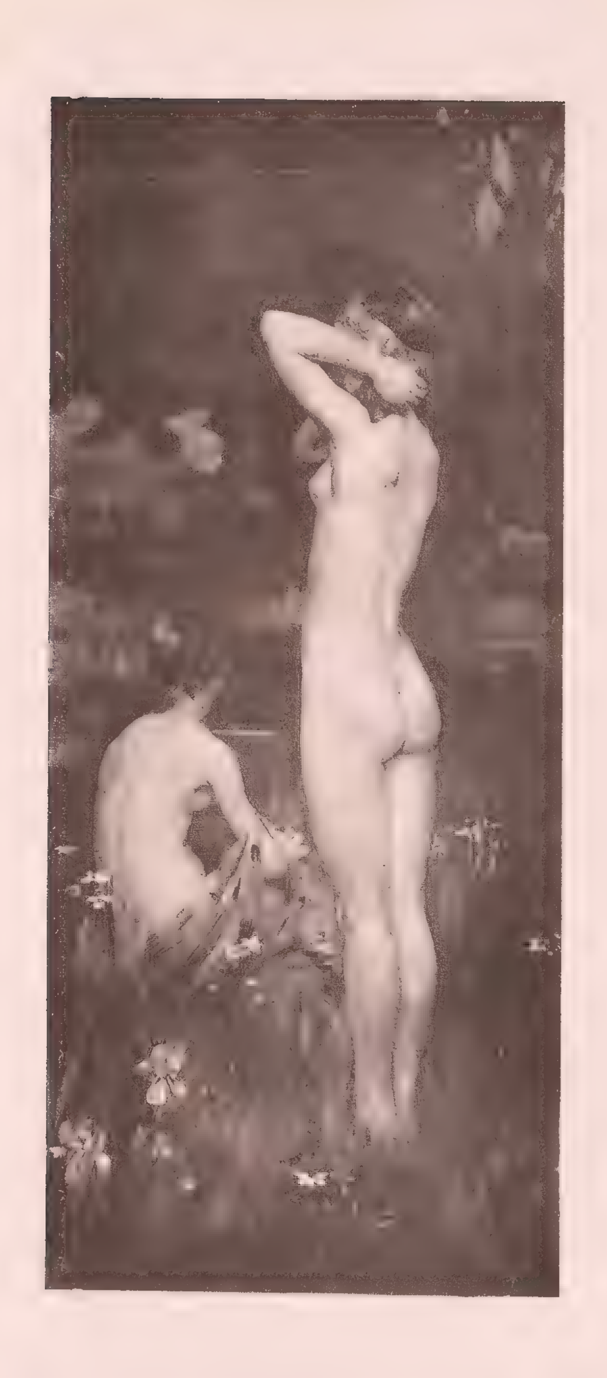
Durant que d'invisibles chaînes
Me tiennent courbé, dans mes veines,
Court un torrent de volupté.

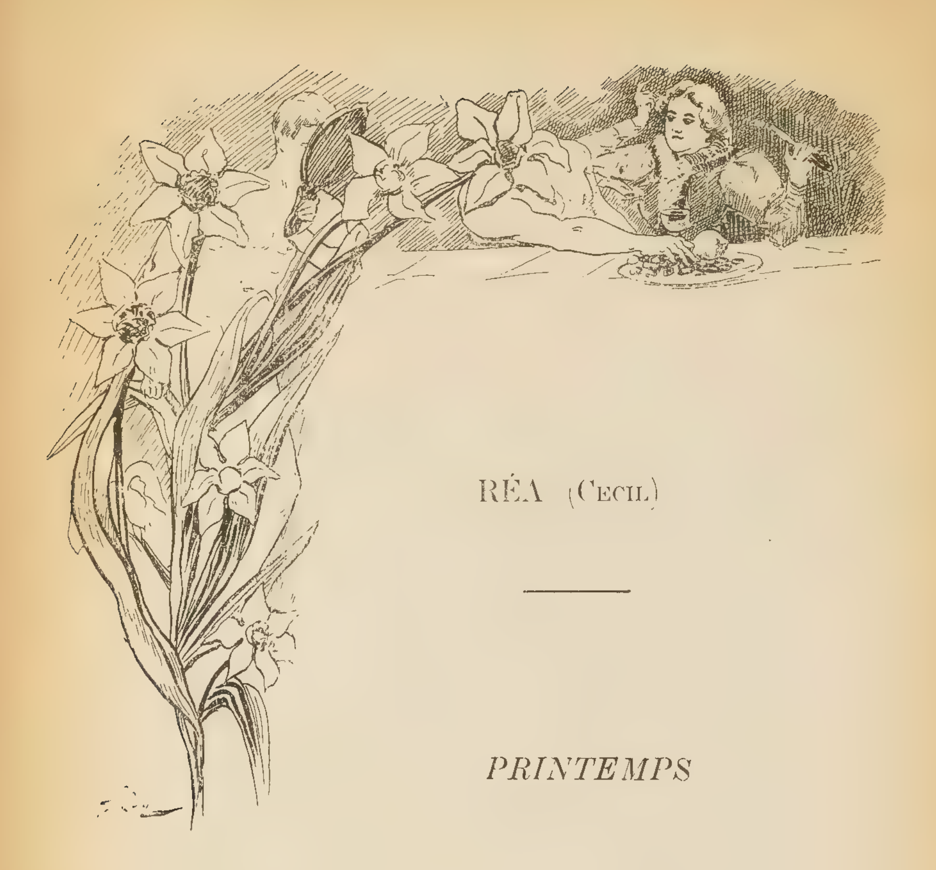
Car je sais l'immortelle joie
De sentir le genou qui ploie
Devant l'immortelle Beauté !

Celle de la Femme nue !









RÉA (CECIL)

PRINTEMPS

Doux réveil des bois et des prés
D'or et de pourpre diaprés,
Rapide oubli des jours moroses,
Salut, Printemps, Père des roses.

C'est en effet, l'éblouissement, discret encore, des jours plus longs dans une lumière plus chaude et dans l'enchantement des parfums. Déjà est enviable la fraîcheur des ombres sous les frondaisons tendres, dans les coins de nature où s'ouvrent les fleurs dans les gazons, iris au riche manteau de velours violet, crocus pareils à des fers de lance, jonquilles au cœur d'or, anthémis attendant les doigts inquiets des amoureux, toutes ces charmeresses où s'alanguit déjà le vol des bourdons et des papillons.

Dans un paysage pareil, toutes les deux sont venues, ayant pendu, à quelque branche souple, leur vêtement déjà léger, pour boire à pleine peau, la caresse des choses, les baisers de la brise et le frôlement des joncs qui bordent l'étang luisant où les grands nénuphars rêvent. Celle-ci s'est assise pour contempler l'eau souriante vaguement, nous montrant son torse jeune et sa nuque savoureuse où se crespèlent ses cheveux, cependant que l'autre, debout, d'une beauté pareille dans l'harmonie svelte de ses formes, maintient derrière sa tête ses deux mains et les noue, la rondeur à peine nubile de ses seins faisant saillie sous le bras d'un dessin exquis.

Que font-elles dans ce mystérieux enchantement de l'ombre traversée de lumière?

Elle savourent cette ivresse des beaux jours revenus et écoutent la chanson des oiseaux que le doux murmure de l'eau accompagne. J'y veux mêler ma voix, croyant reconnaître, dans celle qui me cache le mieux ses traits, le fantôme lointain d'une de celles que j'ai aimées et dont l'image aujourd'hui se confond avec celle même de ma jeunesse évanouie.

Le doux printemps a bu, dans le creux de sa main,
Le premier pleur qu'au bois laisse tomber l'aurore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore,
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain.
— Le doux printemps a bu dans le creux de sa main.

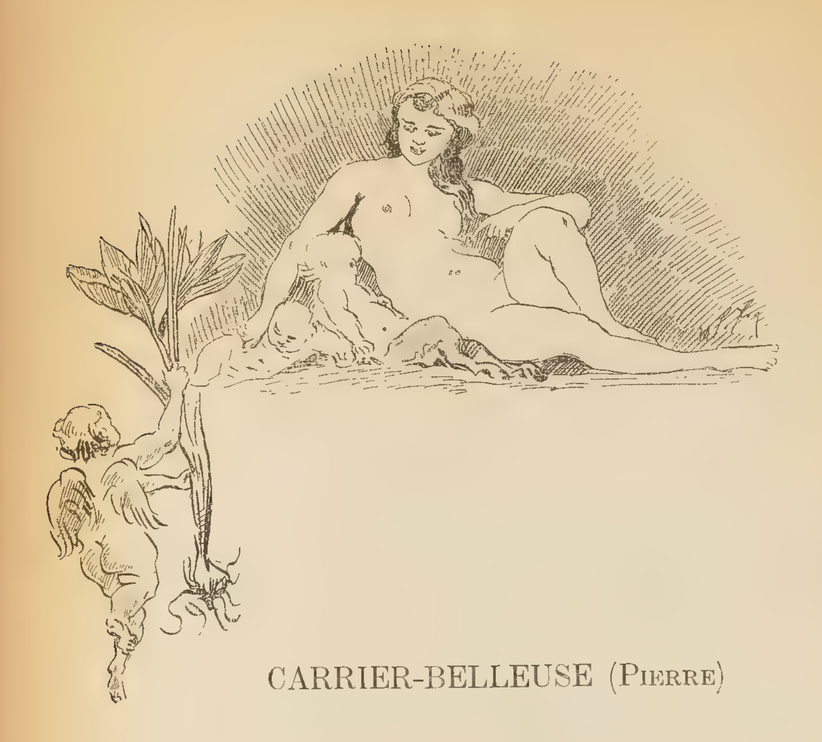
Le Printemps a cueilli, dans l'air, des fils de soie
Pour lier sa chaussure et courir par les bois.
Vous aimerez demain, pour la première fois,
Vous qui ne saviez plus cette immortelle joie.
— Le Printemps a cueilli dans l'air, des fils de soie.

Le Printemps a jeté des fleurs sur le chemin,
Que sa beauté remplit de son rire sonore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore,
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain.
— Le Printemps a jeté des fleurs sur le chemin!

Donc, c'est le temps d'aimer, ô belles promeneuses, sous la fraîcheur des verdures naissantes, non pas seulement d'abandonner vos corps charmants aux caresses du vent et votre âme doucement grisée à la printanière rêverie, mais

de chercher, dans le monde qui s'agenouille devant vos charmes, quelque amant prêt à l'éternelle destinée qu'est l'amour. Heureux celui à qui vous apporterez ce délicieux supplice ! O Printemps, mauvais conseiller de nos imprudentes tendresses, c'est toi qui de tes mains d'enfant, en même temps que les fils de soie que tu cueilles sur la route charmée, trames les liens plus solides qui attachent les cœurs pour le commun et éternel martyre.





CARRIER-BELLEUSE (Pierre)

SUR LE SABLE DE LA DUNE

Le sable très fin, ça et là irisé par la poussière de nacre écrasée des coquillages, le sable au grain insensible cédant sous le poids, pareil à une cendre d'or, s'étend jusqu'à la mer qu'emportait, quelques heures auparavant

la caresse des reflux, et semble une nappe de lumière. Il fait une frange magnifique à l'azur sombre du flot qui s'étend, plus loin, jusqu'aux infinis. Et, sur ce lit moelleux, la baigneuse, pour prendre un bain de soleil au sortir de la mer, s'est étendue en une pose abandonnée, ramenant la blancheur vivante de ses bras sous son front, faisant une tache de nuit dans cette voie lactée, à peine teintée, avec la masse sombre de sa chevelure, Elle a, pour garantir sa tête et son cou de la lumineuse ondée qui semble tomber du ciel, posé un grand parasol devant elle qui, sur le sable, dessine un polygone gris avec des reflets roses.

Et ainsi rêve-t-elle, sans doute, tout à un bien-être infini, et moi je pense à celui qu'elle a laissé à Paris, pour cette villégiature marine lointaine, et je me souviens des mélancolies de l'absence quand une que j'ai, par dessus tout, aimée au monde, s'en allait ainsi, chaque année, vers l'Océan où je ne la pouvais suivre, me laissant tout entier à un martyre jaloux,

Quand je lui chantais :

Quel invisible aimant t'attache à ce rivage
Et quel pôle inconnu tourne vers lui tes yeux,
Pour que rien désormais ne les rende joyeux
Que le grand ciel désert et que la mer sauvage ?

A quel rocher s'est donc enfin meurtri ton cœur
Pour que pesant trop lourd aux ailes de ton rêve,
Il soit venu, brisé, palpiter sur la grève
Avec le flot poussé par un reflux vainqueur ?

Par quel fleuve ton sang coule-t-il goutte à goutte,
Dans l'océan plaintif où se perdent nos jours ?
Que n'a-t-il pris le mien, pour que le même cours
Vers le même néant nous fit la même route !

Des deux gouffres ouverts sous tes regards charmés,
Du ciel ou de la mer, lequel des deux t'attire ?
Lequel dois-je chercher pour tombe à mon martyre,
Pour qu'à leur seuil, du moins, nous nous soyons aimés !

Ou encore :

Que ne suis-je caché sous quelque roc obscur,
Par un matin vermeil, alors que les flots calmes
Couchent devant tes pas, comme un tapis d'azur
Leur écume fleurie en nonchalantes palmes !

Les nuages légers du bord du firmament,
Voleraient à tes pieds avec des blancheurs d'ailes,
Et les vagues auraient le doux gémissement
De l'orgue qui se mêle à la voix des fidèles.

Le monde n'étant plus qu'un temple à ta beauté,
Perdu dans ces parfums et dans cette harmonie,
Le front contre la pierre, a deux genoux jetés
J'abîmerais mon cœur dans l'extase infinie !




Pierre Carrier-Belleuse.





KENDALL

FEMME NUE

Femme endormie aussi, n'est-ce pas, dans un abandon de pose exquise, mais que seul justifierait le sommeil. Sur la blancheur du drap elle s'est comme recoquevillée, nous découvrant des formes d'une précision voluptueuse, faisant une belle tache de chair vivante sur cette immuable nappe de blancheur. Une main ramenée sous le front, en un

14

raccourci d'un dessin impeccable d'ailleurs, elle a dénoué, sur ses bras, sa lourde chevelure noire et, comme un coquillage, son oreille ourlée de nacre, s'épanouit — telle une fleur — au-dessus du cou opulent que l'épaule cache en partie. En vérité, il faudrait une imagination puissante pour évoquer un souvenir d'antiquité devant cette image si parfaitement anonyme, en une occupation d'une indifférence parfaite à tout ce qui n'est pas la pure plasticité. C'est un simple régal pour les yeux et pas du tout une énigme dressée devant l'âme. Volontiers je remercierais l'artiste d'avoir si bien compris que la simple beauté des lignes chez la Femme, l'harmonie puissante et délicate à la fois, des formes, suffisent à constituer le plus beau poème qui soit dans l'humanité.

Comme Victor Hugo a eu raison de dire :

Chair de la Femme ! argile idéale ! ô merveille !

A Vénus *meritrix*, elle-même, l'impudique dont la beauté fait le pardon, j'ai dit, me remémorant les anciennes tortures et les hontes subies par l'Amour éperdu de la Beauté, ou qu'elle soit descendue, dans quelque abîme qu'elle m'ait entraîné :

Amant dont le désir sitôt repu s'affame,
Et que rive à ta chair une inflexible loi,
J'ai souffert par le corps auguste de la Femme
Et plus souffert encore par son âme sans foi.

L'inassouvissement qui fait ma destinée
Se résigne à l'opprobre et s'avive au dégoût :
Car telle que je sers, je l'adore surtout
Pour l'éclat insolent de sa chair profanée,

Pour l'orgueil de ses yeux au triomphe malsain,
Et dont l'âpre débauche a meurtri les paupières,
Pour le néant qui dort sous son beau front de pierre,
Pour le vide qui rêve à l'ombre de son sein.

O pâle courtisane à mon destin liée
Par je ne sais quel nœud que resserre l'affront,
Toi dont le baiser met une insulte à mon front,
Ton infamie, en moi, revit multipliée.

Je t'aime pour les maux dans ton cœur amassés,
Pour l'horreur dont je vois ta beauté poursuivie ;
Je t'aime pour la honte immense de la vie
Et pour les longs plaisirs de tes amants passés !

Je revis, avec toi, tes ivresses perdues,
Leurs rapides bonheurs et leurs mornes ennuis,
Et j'égrène, en pleurant, dans la longueur des nuits,
Le rosaire maudit de tes beautés vendues.

Tant la Femme, en sa déchéance apparente même, demeure digne des adorations éperdues, par le seul pouvoir divin de sa beauté.





ROSEN

UN DERNIER ACCORD

Assise dans un site sauvage, les jambes enveloppées de floraisons grimpantes, au pied d'un arbre qui projette sur elle les caresses de son ombre, au bord d'une eau calme dont l'insensible murmure tressaille à peine, accompagnant sa voix, la Poésie exhale un dernier chant, et sa

main s'arrête au dernier frémissement des cordes de la lyre. Est-ce un chant d'amour qui s'exhale de ses lèvres entr'ouvertes ? Est-ce une plainte, vers le ciel, de l'inhospitalité humaine ? Comme le cygne, elle a rassemblé toute son âme dans ce suprême sanglot. Et, tout autour d'elle, c'est le recueillement des choses fraternelles, la Nature étant moins cruelle à ceux qui la célèbrent que l'Humanité. Tel, dans un décor autrement sombre, la voix divine d'André Chénier résonna pour la dernière fois.

Ainsi s'envole sur les ailes harmonieuses de la lyre, les adieux de l'inspirée et s'exhale son sonore désespoir :

Plus loin que les couchants, plus haut que les zéniths
Volent au loin, mes rêves,
Comme des cygnes blancs qu'a chassés de leurs nids
Le soufle amer des grèves.

Ils emportent aux cieux, sous la solaire ardeur
Dont la nue est brûlée,
Comme un reflet d'argent, la dernière candeur
De ma jeunesse ailée.

Ils emportent aux cieux l'orgueil désespéré
De mon amour fidèle
Et tout, ce, qu'en fuyant, dans mon cœur déchiré
La Beauté laissa d'elle.

Et quand sur, l'horizon, comme un chasseur passant
L'ombre tendra ses toiles
De ma sainte blessure ils mêleront le sang
Au sang d'or des étoiles !

Car elle revivra, éternellement elle revit, dans la gloire des constellations où s'envolent les âmes des poètes proscrites ici-bas, la divine exilée que repoussent les ingrats, l'auguste image d'Orphée déchirée par les ongles des Ménades. Dans le grand silence des nuits qui versent aux uns le repos, aux autres la douceur surhumaine du rêve, n'avez-vous jamais entendu vibrer le son lointain de lyres d'or qui semblaient suspendues aux voûtes infinies ? Quand les comètes traversent l'espace sombre de leur vol enflammé, il me semble que quelqu'une des cordes de ces instruments célestes s'est brisée sous d'invisibles doigts. Leur lyre ne rayonne-t-elle pas, en effet, dans le ciel, parmi les images du Zodiaque ? Oui, l'ombre mystérieuse a une voix et les astres, tour à tour, se lamentent ou jettent dans l'air des hosannas.

Ne te désole donc pas ô Muse immortelle, de l'abandon des âges et de la stupidité des hommes. L'infini t'appartient où viendront t'écouter, après la commune délivrance que les sots redoutent seuls, tous ceux pour qui comme pour toi, sœur divine de nos rêves, la terre ne fut qu'un lieu d'exil.









FRÉDÉRIC

LA PUDEUR

En un mouvement de très candide impression elle a baissé ses paupières, doucement incliné sa tête, et se sentant nue, ramené au-dessus de sa cuisse et maintenu de sa main, la draperie, tout à l'heure sans doute, a demi glissée.

Et, dans la lumière qui la baigne, la lumière que filtrent les frondaisons largement ouvertes devant elle, si bien que le soleil y tombe en nappe claire accentuant les ombres vivantes sous le menton, elle apparaît, n'abandonnant aux caresses de la lumière que ses beaux seins de vierge, son ventre poli aux reflets de nacre animée, ses bras alanguis par quelque subit découragement. Ainsi symbolise-t-elle un sentiment tout à fait mystérieux et dont les origines sont mal éclaircies.

Dans la légende biblique les choses se passent simplement. La pudeur naît de la première faute de la femme. A peine Adam et Eve ont-ils mangé le fruit fatal, qu'ils se mettent de larges feuilles, non pas à la bouche, ce qui eût été vraiment logique, mais aux sources, du même coup polluées, d'où devait descendre le fleuve tumultueux déjà, dans ses origines, de l'Humanité. Cette explication orthodoxe d'une chose très complexe, ne m'a jamais je l'avoue, contenté qu'à demi.

Il est invraisemblable également que la pudeur vienne d'une honte native de la nudité. Rien ne justifierait cette honte. La nudité n'est crime que chez les races où la laideur domine et chez les races décrépites. Les Déesses de l'antiquité païenne se promenaient sous les ombrages des bois sacrés où ce grand chaste, qu'est Puvis de Chavannes,

les est venu visiter sans le moindre embarras. Diderot l'a d'ailleurs dit fort sagement : « L'indécent ce n'est pas le nu, c'est le troussé ». Et justement le « troussé » implique le vêtement. J'ai connu des danseuses qui se montraient au public dans un déshabillé équivalent à la nudité, et qui pour rien au monde dans l'intimité, ne se fussent déshabillées complètement devant un homme. J'ai cru à une petite comédie et je me trompais. Elles étaient absolument sincères dans cet illogisme apparent. Il leur fallait absolument l'excuse professionnelle pour être décemment impudiques.

La pudeur est, je le crois absolument, un sentiment factice, c'est-à-dire provenant de vices d'éducation ; mais elle n'en serait pas moins respectable. Certaines traditions se prennent au profond de l'être, comme des racines se transplantent, pour ainsi parler, si profondément qu'elles deviennent aussi vivaces que les fleurs de nature. Ce n'est, au fond, qu'une application psychique de la loi de Darwin incontestée aujourd'hui. En admettant, ce qui est certain, que la tradition est tout simplement une habitude prolongée à travers les âges, nous arrivons juste à parler comme un proverbe populaire.

La pudeur est chose aimable d'ailleurs et presque flatteuse pour nous.

Elle nous fait mesurer le prix qui est alloué à notre constance, le prix de ce qui nous est donné dans les suprêmes joies de l'abandon et de ce qui est refusé aux autres. Car, en cela, comme en tout, et suivant la belle parole de Baudelaire, c'est le petit nombre des élus qui fait un paradis. En amour plus qu'en aucune autre chose même.

De là à penser que la pudeur n'est au fond, qu'une secrète, et inconsciente aujourd'hui, coquetterie de la Femme, il n'y aurait vraiment pas loin. Et je dis : inconsciente, en toute loyauté. Comme, — je le faisais observer, — l'atavisme a passé par là et écarte les responsabilités personnelles. Mais je crois encore que celle qui inventa vraiment la pudeur, ce fut cette Galatée virgilienne qui, à l'approche des bergers se sauvait derrière les saules.

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

Que l'auteur de ce superbe tableau, ce grand artiste d'une mysticité croyante, me pardonne ce commentaire, un peu léger peut-être, de cette figure mystérieuse comme la Joconde, en son charme de grande et exquise pureté !



PUVIS DE CHAVANNES

DANS SA COLLECTION

En une nudité très chaste, interrompue d'ailleurs par un caprice décent de la draperie dont ses jambes sont enveloppées, assez nue cependant pour que son torse d'un très noble dessin, que surmonte une gorge aux fermetés savoureuses, se développe, devant nous, dans l'harmonie

voluptueuse des lignes, le ventre étant comme fleuri d'un nénuphar, suivant la belle comparaison d'un poète grec, cependant que ses bras s'allongent en une pose jumelle pleine de simplicité et la tête, penchée légèrement en avant, s'incline sous la chevelure qui vient balayer l'épaule de ses mèches envolées. Les paupières abaissées ne nous laissent rien deviner du regard frémissant à peine dans la pénombre des cils, et l'expression du visage est plutôt grave que souriante, comme si le livre qui s'ouvre devant elle l'emplissait d'une méditation mélancolique.

Une certaine obstination est dans l'attitude magistralement simple et où rien ne sent l'arrangement. Serait-ce donc que la belle inconnue ne veut pas écouter ce qui se dit autour d'elle et ferme l'oreille aux musiques d'amour et de joie qui, par delà le mystère de la chambre, flamboyent, sans doute, dans le paysage ou dans la rue ? C'est cependant le Printemps qui chante derrière la croisée, et la chanson du printemps que l'aile des vents embaumés de lilas, vaut bien qu'on l'écoute.

Voici que les lis ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise,
Dont le flot de parfums se brise
Aux murs ombreux du grand bois vert.

Le temps revient des envolées
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux,
Et des serments dans les allées,

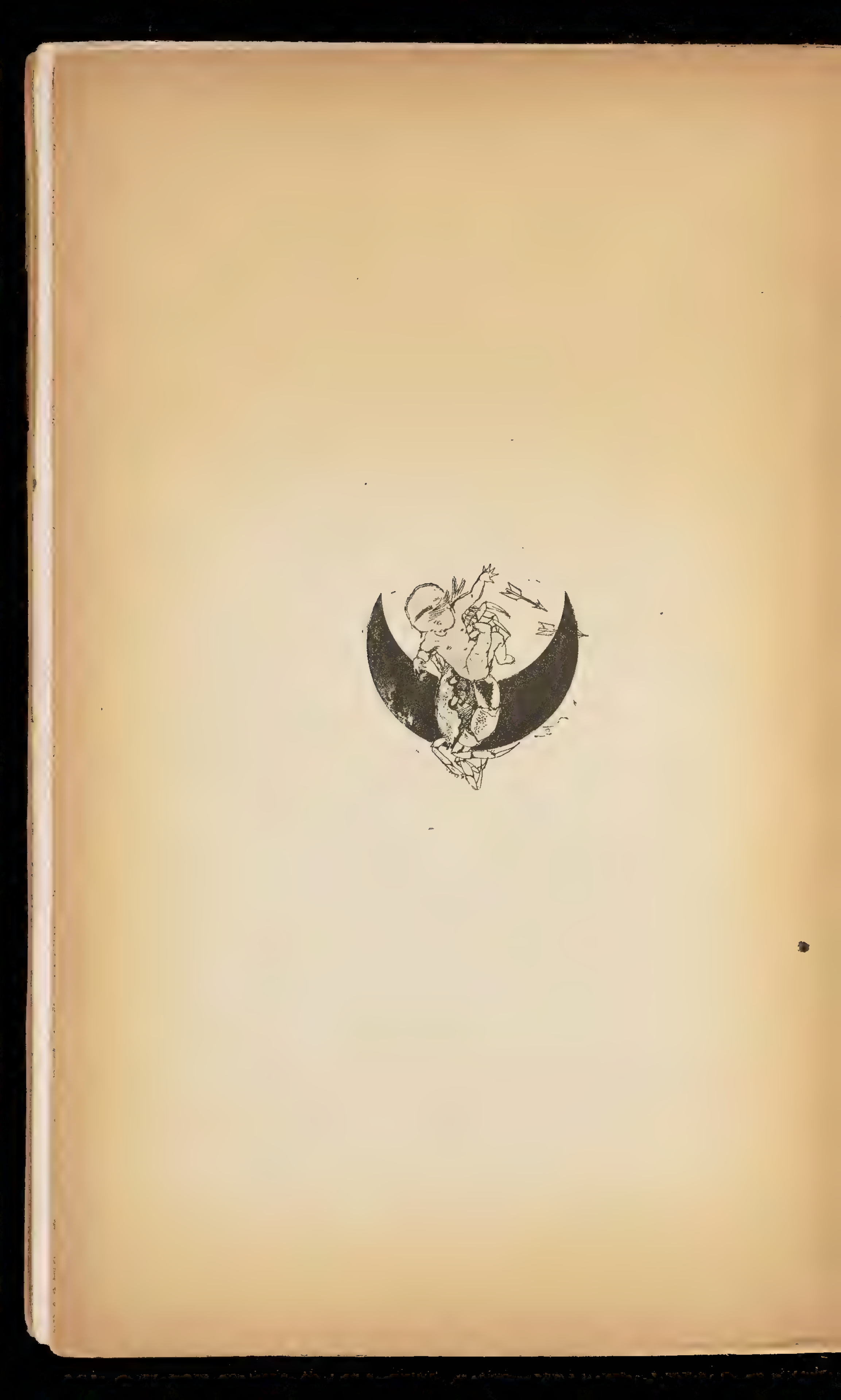
Chaque saison porte son heur
— Comme à la terre à l'âme humaine
Voici que le Printemps ramène
Tous les mensonges du bonheur !

Est-ce parce que tout est fragile dans cette gloire des jardins épanouis qu'elle s'en détourne, ou mieux s'en exile dans sa lecture entêtée ; ou bien est-ce donc que la chanson qui, seule, pourra l'en distraire, sera l'immortelle chanson de l'Amour ? ou bien, en connaît-elle le mensonge si bien qu'elle ne veut plus l'entendre. Hélas !

Voici que le soleil d'Avril
Vers le renouveau nous ramène.
Pourquoi le Printemps ne peut-il
Rajeunir aussi l'âme humaine ?

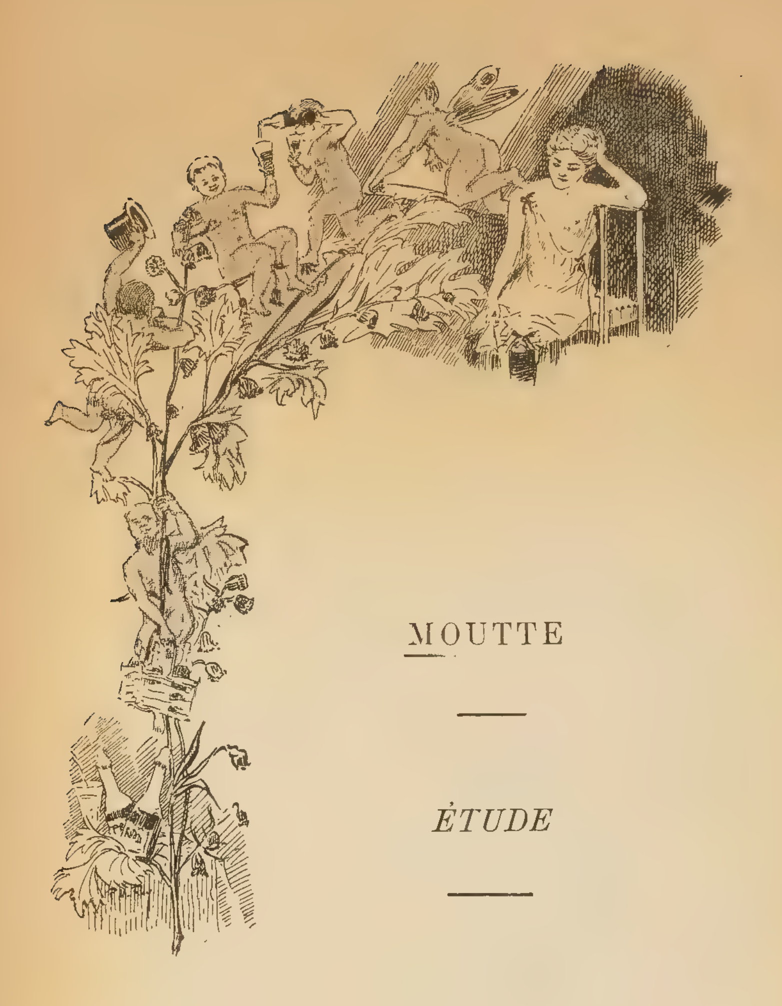
Les siècles, comme les hivers,
Ont pesé sur ses destinées
Et dépouillé, de rameaux verts
Nos espérances surannées.

Survivant au rêve défunt
Qu'effeuilla le vent de l'aurore,
L'Amour est un dernier parfum
Qu'en mourant elle exhale encore.









MOUTTE

ÉTUDE

Sur un lit de soie aux reflets d'or sombre, en un nonchaloir délicieux, à l'heure où la méridienne allume au dehors les larges flambées de la canicule, elle repose,

exquisement nue, son bras ramené sous sa nuque qu'inonde la nuit d'une chevelure à demi dénouée, l'autre pendant le long du large coussin comme un lis fauché ; et la splendeur opulente des seins déborde voluptueusement l'aisselle ambrée, cependant que la croupe s'infléchit harmonieusement, les deux jambes légèrement détendues se nouant aux chevilles. La pose est d'un abandon charmant et c'est vraiment un beau poème de chair jeune et vibrante que celui-là dans la lumière très douce dont sa chambre est éclairée. Les ombres y rayent le satin de la peau, doucement veloutée comme un pollen de fleurs. Et ce tableau est le plus riant du monde, mettant aux âmes seulement des artistes et des poètes, cette sainte terreur de la Beauté nue qui est la plus pure religion et la plus haute de l'Amour.

Car il n'est de Dieu ayant constamment mérité l'adoration des hommes que cette splendeur de la Femme dans la sincérité harmonieuse de ses formes, dans la contemplation première de son immortel enchantement. Et comme sa tête est légèrement roulée sur l'épaule, un sourire vague errant sur la bouche, les paupières closes sous le rideau frémissant des cils, et elle semble bercée d'un rêve inconnu qui ne nous permet guère, à nous le troupeau toujours inquiet des amants, les sécurités où s'endort notre peine.

Telle celle à qui je disais autrefois dans la jalouse fureur de ma première tendresse :

De ta face immortelle et de ton noble buste
Mes mains ont affronté les contours radieux,
Quand, fervent et tout plein de l'image des Dieux,
J'ai moulé, sur ton corps, leur souvenir auguste.

Et, sous l'enchantement de ta beauté robuste,
J'ai touché, de ma lèvre, ivre et fermant les yeux,
Ta lèvre, fruit sacré, vase religieux
Où le sang de mon cœur comme un rubis s'incruste.

Je ne tenterai plus l'inutile tourment
De ton amour, ô Femme, et je veux seulement,
Jaloux de ta splendeur, craintif du sacrilège.

Ceindre très humblement, de mes bras proternés,
Tes pieds, tes beaux pieds nus, frileux comme la neige
Et pareils à deux lis jusqu'au sol inclinés.

Car, depuis le temps où le spectre divin de la femme m'a hanté :

Je porte dans mon cerveau
Une admirable statue
Que je lègue à mon tombeau
Car c'est elle qui me tue.

Car sous son poids abattue,
En vain éprise du Beau,
Ma pensée, en deuil vêtue,
Va traînant comme un lambeau

L'image que je cisèle
C'est une Femme : c'est celle
Qu'anima Pygmalion.

Celle par qui mon sang coule...
Car son beau pied qui me foule
A des griffes de lion !





SKARBINA

WALOES FLUSTERG

Très pâle et le front ceint de marguerites,

comme dit un vers charmant de Paul Verlaine, je crois, en sa nudité virginale, elle marche, mystérieuse sous la profondeur du bois, éclairé seulement en-dessous par l'œil furtif d'une eau courante.

Elle marche, une main en avant et les yeux comme clos, telle qu'une qui se laisserait conduire vers son rêve par un mystérieux guide. Quelque légende, sans doute, hante cette image suggestive, d'un charme despotique et troublant.

Où vas-tu, en effet, ô Femme, à travers cette ombre silencieuse, dans cette feuillée épaisse où rien n'apparaît du ciel que quelques flèches perdues du soleil qui viennent s'y briser comme sur un bouclier ? Quelle voix t'appelle sur le chemin obscur que tu suis ? Quel bien-aimé lointain habite, déjà, ta paupière close et comme refermée sur ton âme ? Es-tu la prêtresse de quelque culte défunt, la vestale qui n'a plus de lampe à entretenir, la fervente d'une religion morte ? En ce cas, tu ressemblerais beaucoup à l'âme même de ce temps impie au culte divin de l'Amour, violemment détourné du chemin divin que fleurissait la Beauté nue.

Marche ! Marche ! ô silencieuse promeneuse dans cette verdure sombre où tes beaux pieds disparaissent dans un tapis de hautes herbes.

Méfie-toi de l'œil clair de la source qui te regarde, car comme toi, jadis,

Errant sous le dôme emperlé
Des verdures ensommeillées,
Parfois, sous l'ombre des feuillées,
L'œil clair des sources m'a troublé.

L'eau regarde et l'aurore éveille,
Dans ce regard lent et discret,
Comme l'étonnant secret
D'un jeune esprit qui s'émerveille.

Comme en un rêve de candeur,
L'eau regarde et l'étrange flamme
Des choses qui viennent d'une âme
Illuminent sa profondeur.

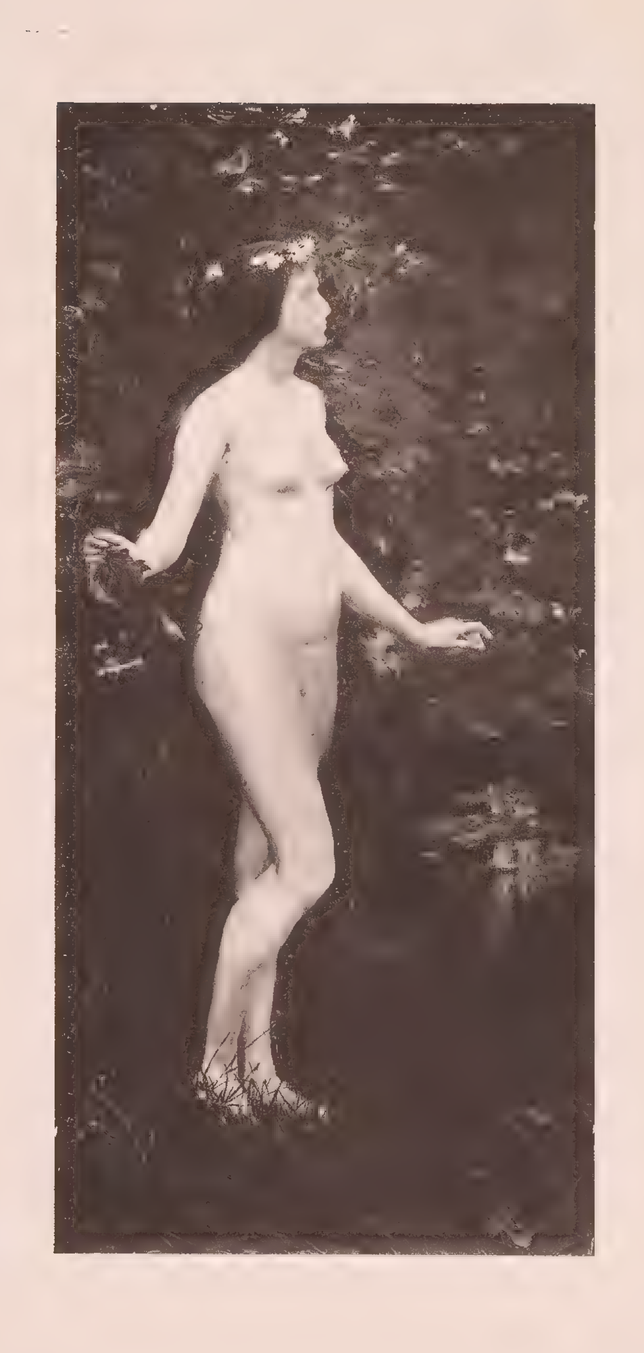
L'œil des sources est plein de larmes
Et plein de reproches perdus ;
Et des remords inattendus
S'y reflètent, comme des armes,

Le long d'un bouclier d'argent,
La Vie est là qui, solennelle,
Attend et darde sa prunelle
Fixe sur le monde changeant.

La vie aux éléments rendue
Par les héritiers du buisson,
Foule sans yeux, foule sans nom
Sous l'éternité descendue !

Mais peut-être ce rêve semble-t-il loin de tes yeux, et l'eau claire qui te regarde, sous ses longs cils de roseaux, n'implore-t-elle de Toi, qu'une pitié brève, celle qui pencherait ta noble image sur son sein, et ferait descendre, en elle, le spectre divin de la Beauté.









Le Timbre-Poste

ALBUM COMPLET POUR COLLECTIONS

COMPRENANT 225 PLANCHES EN FEUILLES DÉTACHÉES

Le nouvel album que nous offrons au public n'est pas une simple réédition des ouvrages similaires, dont quelques-uns fort complets et fort compétents du reste, ont déjà paru sur la matière.

Le but que nous nous sommes proposé en publiant le TIMBRE-POSTE est au contraire tout différent et répond à des besoins spéciaux qu'a fait naître l'extension croissante du goût des timbres.

La plupart des Albums existant, et parmi eux les plus répandus, sont disposés sans aucune symétrie, et ont le grave défaut d'avoir un grand nombre de cases trop petites pour les timbres qui doivent y prendre place, et de conduire ainsi à un entassement final des plus choquants.

Nous avons remédié à ces inconvénients en supprimant toute nomenclature et tout catalogue distinct.— Au-dessous de chaque émission sont inscrits sa date et le sujet représenté. Le type principal est reproduit à la place même qu'il doit occuper, mais par un simple dessin de contour très léger et sans ombre, n'offrant aucun aspect désagréable à l'œil; chaque fois que cela a été jugé nécessaire, les variations de dessin d'une même émission sont indiquées par un croquis des caractères distinctifs; tous ces dessins absolument précis et exécutés d'après les types mêmes, ont été légèrement réduits de façon à obtenir dans tous les cas une couverture certaine et complète de l'image par le timbre; enfin, chaque case, avec la couleur et la valeur du timbre, porte un numéro d'ordre permettant de renvoyer sans aucune ambiguité aux types précédemment décrits.

Le système de feuilles mobiles a des avantages considérables au point de vue du classement facultatif avec intercalations ou non de feuilles blanches, du remplacement de toute feuille salie qu'on trouve chez l'éditeur pour 10 centimes, du transport facile de telle ou telle feuille pour achat ou échanges; de la reliure finale mobile ou non entièrement au gré de l'amateur, enfin de la mise au courant continuelle par la publication annuelle de feuilles supplémentaires comprenant les émissions de l'année.

Prix avec la reliure électrique. . . . . . **25** fr.